

Nidal Al Achkar

Brève histoire du théâtre arabe

Centre culturel du livre

Édition / Distribution

6, rue du Tigre. Casablanca

Tél : +212522810406

Fax : +212522810407

markazkitab@gmail.com

Première édition 2019

Dépôt légal: 2019MO0000

ISBN: 978-9920-000-00-0



King Faisal
PRIZE

INSTITUT
DU MONDE
ARABE
معهد العالم
العربي
كروني المعهد

Nidal Al Achkar

Brève histoire du théâtre arabe

Djalila Dechache



CENTRE CULTUREL DU LIVRE
Édition & Distribution

Dans le cadre de la collection «Cent et un livres» lancée le comité scientifique de l'Institut du Monde Arabe à Paris, le présent ouvrage est proposé afin de présenter une artiste libanaise qui a donné ses lettres de noblesse au théâtre arabe du XXI^{ème} siècle. Il s'agit de la vie et l'œuvre que Nidal Al Achkar, ES-SETT, la Dame de la scène vivante contemporaine, a défendu et développé tout au long de son parcours qui se poursuit.

Table des matières

Introduction.....	9
Présentation.....	11
Préambule	13
Chapitre I: Contexte et problématique.....	15
Chapitre II: Naissance du théâtre en France et au Liban.....	17
Chapitre III: Une femme arabe: enfance, formation et réalisations.....	27
Chapitre IV: Parcours artistique détaillé.....	109
Chapitre V: Ce que dit Nidal al Achkar.....	119
Chapitre VI: Ce qu'elles et ils disent d'elle.....	129
Bibliographie.....	133
Remerciements	135

Introduction

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un ambitieux projet culturel initié et mis en œuvre par deux institutions culturelles de renommée, le Prix du Roi Fayçal à Riyad et l'Institut du Monde Arabe à Paris, représenté par la Chaire de l'Institut.

Ce projet se donne pour objectif de faire connaître auprès du grand public une centaine de chercheurs et universitaires arabes et français qui se sont distingués par leurs considérables efforts destinés à la promotion des différentes formes de dialogue constructif et interactif entre les deux rives de la Méditerranée au cours des deux derniers siècles.

Il s'agit d'un authentique hommage que nous tentons de rendre à cette communauté scientifique, aux œuvres exceptionnelles de ces médiateurs culturels, ainsi qu'à leurs vies respectives entièrement dédiées au progrès du savoir, marquant ainsi leur époque par l'innovation et perpétuant une tradition scientifique et humaniste visant notamment la compréhension mutuelle, l'entente et la coopération entre les hommes.

Le choix de soixante personnalités arabes et de quarante personnalités françaises est le fruit d'une

réflexion raisonnée et ciblée menée durant plusieurs mois par un comité scientifique commun soucieux de réunir et présenter une palette de personnalités qui soient, autant que possible, représentatives de chaque discipline et courants de pensée à travers les différentes époques.

Cette liste est loin d'être exhaustive, toutefois, une sélection s'impose malgré le risque ô combien regrettable de sacrifier quelques écrivains, qui ont sans doute le mérite de faire partie de cette pléiade, par milliers. Consolons-nous néanmoins de vous présenter cette belle constellation d'auteurs, et d'initier cette voie qui sera, nous l'espérons, empruntée et poursuivie par d'autres acteurs.

Enfin, nous exprimons notre profonde gratitude aux auteurs qui ont cru en cette initiative et ont participé à sa réalisation. Nos plus sincères remerciements s'adressent également au Prince Khalid Al Fayçal, Président du Prix du Roi Fayçal, et à M. Jack Lang, Président de l'Institut du Monde Arabe, pour leur soutien et suivi continus de ce projet durant toutes ses étapes.

Mojeb Al Zahrani

Abdulaziz Alsebaïl

Présentation

L'histoire du théâtre arabe se caractérise en une part manquante. Soit les études existantes sont, malgré leur intérêt, datées des années 70, soit il existe des fragments épars pris dans des études plus générales dédiées à la culture ou à la littérature et ne tiennent pas lieu de panorama historique.

Cependant, il serait erroné d'avancer que le théâtre arabe n'existe pas. En réalité, le théâtre arabe existe de manière discontinue et de manière différenciée selon le pays où l'on se trouve. Il a pris corps dans la société arabe, au Liban au XIX^{ème} siècle puis il s'est développé en Egypte et au Maghreb. Aujourd'hui, une figure importante, héritière et pionnière dans son pays et au delà, témoigne de sa formation, de son parcours, de ses réalisations et de ses projets. Elle a donné ses lettres de noblesse au théâtre, à la lecture poétique, à la culture arabe en revisitant les classiques arabes et internationaux, les grands auteurs, en incarnant de nouvelles et traditionnelles figures au théâtre et à la télévision.

C'est le but de notre démarche: évoquer la vie et l'œuvre de La Dame du théâtre arabe, Nidal al Achkar.

Préambule

Le monde arabe, d'un point de vue géographique désigne une aire allant de la Péninsule arabique au Maroc. Cette aire possède une langue officielle, l'arabe, et concerne 22 pays. Ces pays, aussi diversifiés soient-ils, ont une histoire propre, une culture, des pratiques, vivent sous des régimes politiques plus ou moins favorables au développement de la culture en général et du théâtre en particulier. La terminologie usuelle donne les termes de Machrek (levant) et Maghreb (couchant) pour les évoquer, en référence à la révolution du soleil.

Au Liban et ailleurs dans le monde qu'il soit arabe ou pas, les Arts en général et surtout le théâtre en particulier ne bénéficient pas de reconnaissance suffisante qui donnerait lieu à une aide financière, à des subventions, ni de système pour rémunérer les comédiens lorsqu'ils traversent des périodes sans contrat de travail (système de l'intermittence) comme c'est le cas en France. Il n'y a pas davantage de projet culturel national qui prendrait corps en théâtres et structures fonctionnant toute l'année avec une équipe permanente, des programmes

d'action et d'initiation l'initiation pédagogique dès le plus jeune âge, des formations et professionnalisation en ville et en régions, un système d'abonnements, l'incitation à l'écriture et à l'édition dramatique, l'institution de prix décerné par et à la profession, de festivals importants soutenus etc...Il faut le vouloir et le décider pour l'installer durablement.

Chapitre I

Contexte et problématique

Le ministère de la Culture libanais a été créé pour la première fois en 1993, il faudra attendre 2008 pour qu'une loi prévoit la création d'un fonds de soutien aux activités et à l'industrie culturelles (cinéma, littérature, théâtre et performance). Le ministère détermine sa contribution en dernier, après les autres financeurs; sa participation s'apparente à une subvention d'équilibre. Chaque année des bourses sont attribuées entre 4600 et 14.000 euros, versées par le ministère des finances, sur la base d'un dossier, mais allouées après la réalisation du projet. Si le projet met du temps à se réaliser, son porteur doit occuper un emploi par ailleurs. (*Source IETM, réseau international pour les arts du spectacle contemporain, mars 2017*).

Si un artiste ne peut bénéficier de cette bourse, la seule possibilité pour obtenir des subsides consiste à solliciter le domaine privé du mécénat et celui du sponsoring, qui restent ponctuels et pas toujours faciles à acquérir.

Est-ce à dire que le théâtre dans les pays arabes n'a pas sa place? Et s'il en a une, comment s'organise-t-elle?

Nous allons tenter de répondre à cette question prise dans son contexte particulier qu'est le monde arabe.

Chapitre II

Naissance du théâtre en France et au Liban

En lisant l'article édité dans le numéro spécial pour les 20 ans du magazine culturel Pictoram de décembre 2015, le ministre de la Culture du Liban depuis 2014, Raymond Aryagi, s'est exprimé sur les difficultés rencontrées dans le domaine de la démocratisation du Théâtre et à la question, quelle est la politique culturelle du Liban en matière de théâtre, où tout semble aujourd'hui à définir. Sa réponse est la suivante: *«Aujourd'hui les problèmes se situent à deux niveaux: un manque d'intérêt pour le théâtre des établissements scolaires et universitaires et une carence flagrante de salles de théâtre de théâtre, notamment de théâtre de poche».*

Pour répondre à la question de l'offre et de la demande, parce qu'il s'agit de cela, nous évoquons le cas de la France que nous connaissons bien pour avoir travaillé plus de 25 ans au sein d'une grande collectivité publique d'Ile-de-France en tant que chargée de Projets

Spectacle vivant. Avant toute chose, il faut évoquer les lois de décentralisation en France qui régissent la politique nationale, mises en place afin de rompre notamment avec le centralisme de la capitale. Dans la Constitution du 4 octobre 1958, un article spécifique est consacré aux collectivités territoriales.

Puis André Malraux, premier ministre de la Culture crée les Maisons de la Culture, gérées par son ministère en 1961 dans le cadre du IV^{ème} Plan qui en prévoyait 20 dans 20 villes de France. Je souligne aussi la présence efficace et discrète de madame Jeanne Laurent qui en a été la cheville ouvrière. Dans le même temps, il y a eu Jacques Copeau, Louis Jouvet, et la figure de proue du théâtre public, Jean Vilar qui a tout inventé et sur qui un bon nombre de théâtres s'appuient encore aujourd'hui dans leur travail. De plus, il a créé le festival d'Avignon, qui a connu sa 72^{ème} édition en 2018. D'autres sont venus écrire un chapitre de l'histoire du théâtre français avec Antoine Vitez, Patrice Chéreau, Georges Lavaudant et encore plus récemment Stanislas Nordey, directeur du Théâtre National de Strasbourg, Olivier Py, directeur du festival d'Avignon et le libanais Wajdi Mouawad directeur du théâtre National de la Colline à Paris. Sans oublier de nommer les directrices et directeurs de compagnies indépendantes telles que celles d'Ariane Mnouchkine,

Peter Brook, Brigitte Jaques ou encore le très talentueux Joël Pommerat. C'est ce qui rend ce domaine si vertigineux, il se nourrit de tous ceux qui l'approchent et ne peuvent le quitter.

La question relevée par le ministre de la Culture du Liban s'est posée à partir des années 1970 en France qui a suscité un bon nombre de débats; la question de l'offre et la demande et la réponse qui en découle est qu'il n'y a pas véritablement de demande du public mais une offre émise par les professionnels, étudiée, adaptée à la création par un programme d'action culturelle tout au long de la saison de telle sorte à créer une demande au bout du compte. Il ne faut donc pas attendre que la demande vienne, elle ne viendra pas. En effet, un artiste, qu'il soit musicien, peintre, danseur, comédien ou designer ne crée pas pour faire plaisir au public. Il demeure toujours libre.

Aujourd'hui chaque théâtre public, chaque compagnie professionnelle se soumet à l'exercice de l'action culturelle qui est aussi un facteur de renouvellement du travail de l'artiste et clause obligatoire à l'obtention d'une subvention. C'est à ce prix que la démocratisation du théâtre est effective et renouvelée. Des études, menées régulièrement par le ministère de la culture français (Département des Etudes et de la Prospective

paries à la Documentation Française) ont montré que la seule fois où des adolescents ont l'occasion d'aller au théâtre est fait sur le temps scolaire avec leur professeur qui s'est inscrit dans un programme de sensibilisation proposé par un théâtre.

Peut-être faut-il ajouter que le théâtre arabe existe sauf qu'il n'a pas de visibilité parce que l'occident reste en point de mire de comparaison permanente. Or c'est cela qui cela freine la pensée, n'incite pas à aller plus loin dans la réflexion confine dans une posture de domination.

La résistance parce qu'il s'agit de cela, s'organise et reste vent debout au Liban pour les metteurs en scène, comédiennes et dramaturges afin de se créer une place et une destinée.

Faire, refaire et renaître à la scène chaque soir en créant une vision du monde susceptible de provoquer la fameuse catharsis des grecs anciens chez le spectateur.

Mustapha Muhammad Badawi rapporte dans son ouvrage édité en Angleterre en 1993, *A short history of modern arabic literature* que «*Le drame moderne que nous connaissons aujourd'hui dans la littérature arabe est dû aux modèles européens. La forme importée du genre est d'abord apparue en Egypte, au Liban et en Syrie grâce aux efforts de Napoléon Bonaparte, puis à*

celle de Maroon Al-Naqqash et de ses contemporains. Napoléon avait établi le théâtre en Egypte en 1798 juste pour divertir ses soldats mais il ne pouvait pas impressionner les Arabes. C'est Maroon Al-Naqqash, premier écrivain syrien qui a introduit le théâtre arabe inspiré de l'opéra italien et tenté une pièce musicale intitulée al-Bakhil (...). Al-Naqqash est considéré comme le père du drame arabe moderne qui a introduit d'une part dans le drame l'élément de chant et d'autre part en puisant dans les mille et une nuits comme source dramatique.» p244.

Ce mouvement artistique et littéraire s'est étendu jusqu'aux trois pays du Maghreb. On pourrait ajouter que face à la marée de morts et de saccages, au fiasco total que cette dramatique phase de l'Histoire française ait connue, c'est le seul point positif qui a échappé à son contrôle.

Le libanais Mârûn Al-Naqqâs (1817-1854), a cru et s'est lancé dans l'aventure du théâtre en traduisant à Beyrouth dès 1847 en arabe «Al bakhil, l'Avare» totalement chanté, et bien plus tard Georges Abyad (1880-1959) a monté Le «Tartuffe» et a créé sa compagnie professionnelle de théâtre en 1912.

Bien sûr, s'agissant du pionnier Mârûn Al- Naqqâs on pouvait y voir un prolongement voulu avec «Al

Bukhalas» (Les Avars) d'Al Jahiz (776-868). Ce grand intellectuel et polygraphe du IX^{ème} siècle, est le représentant de l'adab, c'est-à-dire un concept qui s'applique au détenteur de culture, de règles de morale afin de se conduire convenablement dans toutes les circonstances de la vie sociale. Mais c'est parce que l'art du théâtre est important, il est un médium direct et immédiat avec le public. Ne l'appelle-t-on pas spectacle vivant, c'est à dire réussissant la prouesse d'être à la fois le même et différent chaque soir parce que fonction du public en présence?

Il faut nous attarder sur cet événement sans nul autre pareil qui marque l'acte de naissance du théâtre arabe au Liban.

Mârûn Al-Naqqâs est issu d'une famille chrétienne du Sud du Liban. Né le 9 février 1917 à Sidon, il a 8 ans lorsque la famille se déplace vers la capitale, Beyrouth qui déjà exerçait une grande attraction sur les habitants de l'intérieur des terres dont un bon nombre voulaient s'y rendre.

Scolarisé dans la capitale, il apprend l'arabe classique ainsi que les savoirs s'y référant, la logique, la métrique, l'éloquence, la rhétorique et la poésie. En parallèle, il étudie les mathématiques qui lui seront utiles afin de seconder son commerçant de père. Par

nécessité, Il s'engage dans l'apprentissage de la comptabilité et du droit commercial tout en apprenant des langues étrangères telles que le turc, l'italien et le français. Théoriquement il était tout désigné pour seconder son père puis le remplacer. Cependant, il commence par travailler aux douanes de Beyrouth.

Ce travail lui permet de voyager, il se rend ainsi en Egypte, Alexandrie, ville portuaire de renom et au Caire.

Puis, en 1846 Mârûn se rend en Italie afin de composer sa première pièce dramatique.

De retour au Liban, il présente sa première «vraie» pièce El Bakhil, L'Avare d'après Molière, dans sa maison de Gemmayzé, devant un public de consuls et de personnalités.

Ce «**d'après**» Molière est très important: en effet, Mârûn Al-Naqqâs, ne n'est pas limité à reproduire l'archétype de l'Avare et de l'avarice montrés comme le pire des défauts, il a réalisé un immense travail d'adaptation dans la culture et références arabes. Nous y reviendrons.

Cependant pour rester sur l'œuvre d'Al Jahîz, nous ajouterons que le livre des Avares dont l'œuvre visait «à instruire tout en distrayant» est composé comme il se devait à cette époque d'anecdotes et d'épîtres. Plus

encore, le professeur Charles Pellat, linguiste arabisant en est arrivé à regretter que l'auteur n'ait pas pensé à créer un Harpagon musulman. Nous aurions aimé lui dire que son souhait s'est réalisé dans un sens inverse et que la création s'est bel et bien faite. C'est en partant du personnage d'Harpagon de Molière que Mârûn Al-Naqqâs a créé l'Harpagon musulman en se basant sur le Livre des avares d'Al Jahîz.

En 1851, Mârûn Al-Naqqâs décide de réaliser son rêve le plus cher: construire un théâtre «en dur» comme on dit, c'est-à-dire un édifice dédié totalement à cette activité, contigu à son habitation où il jouera les pièces suivantes. Malheureusement, le destin va le frapper par une maladie qui aura le dernier mot. Il disparaît le 1er juin 1855 à l'âge de 38 ans. Dans son testament, il fait promettre à son frère de transformer après lui, le théâtre en église maronite. Ce qui a été fait.

Pour revenir à l'aspect adaptation, il nous faut noter combien il a effectué un travail de fond en situant l'action à Beyrouth, à Alep ou dans un appartement et comment Mârûn Al-Naqqâs a travaillé les personnages. Tous ont des noms d'animaux ou en référence à eux pour leur symbolique, connus depuis les Ibn Al Muqqafâ, Al Jahiz, les Maqâmat -Les séances. C'est un genre littéraire arabe créé au X^{ème} siècle, un récit

court en prose rimée mêlée de vers, qui met en scène deux personnages, un héros lettré et un narrateur naïf; chaque confrontation est nommée Maqâm.

La pièce s'ouvre sur un orchestre avec un récitant qui narre une fable sortie des récits allégoriques de Kalila et Dimna d'Ibn Al Muqaffa, dont l'héroïne est une gazelle jetée par son père le renard, dans les bras d'un singe. Ceci pour renouer avec la tradition musicale des arabes et de leur intérêt pour les fables et contes.

Sur un autre plan, Mârûn Al-Naqqâs était convaincu que les arabes doivent prendre exemple sur les italiens ou les français, qui *«lors de la découverte du trésor qu'est le théâtre, sont arrivés à bâtir des édifices dédiés à cet art, seulement avec du temps et des efforts»*.

En d'autres termes, il estime que les arabes manquent de patience, de volonté et de persévérance. Cette remarque est intéressante parce qu'elle est donnée en comparaison avec d'autres peuples d'Europe.

A ses yeux, l'art de l'acteur est un métier très important et plein de délicatesse. A telle enseigne que lors de l'inauguration de son théâtre, il s'adresse aux comédiens en les encourageant à avoir confiance en l'avenir et à persévérer dans l'amélioration des représentations, en employant la métaphore du bijou qui *«ne brille pas s'il*

n'est pas lissé régulièrement». Aujourd'hui cela s'appellerait le briefing d'avant et après la représentation du chef de troupe.

Après sa disparition, son frère Niqûla Al-Naqqâs (1825-1894) a regroupé les éléments d'un ouvrage avec une introduction, la pièce Al Bakhil, ses textes, notes, instructions, terminologie et questionnements, intitulé «*Arzat Lubnân*», «*Le cèdre du Liban*» paru en 1869 par L'Imprimerie Nationale de Beyrouth.

Cet ouvrage vraisemblablement peu connu du grand public, complète et entérine l'acte de naissance du théâtre dans le monde arabe et plus particulièrement au Liban, dans ses aspects théoriques et pratiques.

Comme nous pouvons le constater, le théâtre a sa place dans le monde arabe et nous pourrions évoquer tout autant l'Égypte que le Maghreb avec ses pionniers formés en occident, ses précurseurs, ses dramaturges et ses comédiens, ses créations.

Chapitre III

Une femme arabe: enfance, formation et réalisations

La vie de Nidal Al Achkar suit en abîme en parallèle l'histoire de son pays dans une région à caractère politiquement sismique. S'y développe des groupes religieux, les maronites au nord, les druzes au sud avec des familles, rebondissements, émigration forcée, rencontres extraordinaires, mandat français après l'agressive occupation ottomane, guerres et paix, naissance et enfance, construction de l'Histoire chemin faisant...tout y est ou presque.

Qui est Nidal? Quel a été son parcours, sa formation, ses réalisations?

Nous voulions cheminer en compagnie de Nidal: la personnalité, la femme, la directrice de compagnie, la metteuse en scène, la directrice de théâtre, tout cela à la fois et distinctement. Elle a côtoyé tant de monde, tant de personnes exceptionnelles qu'à son contact nous les rencontrons aussi.

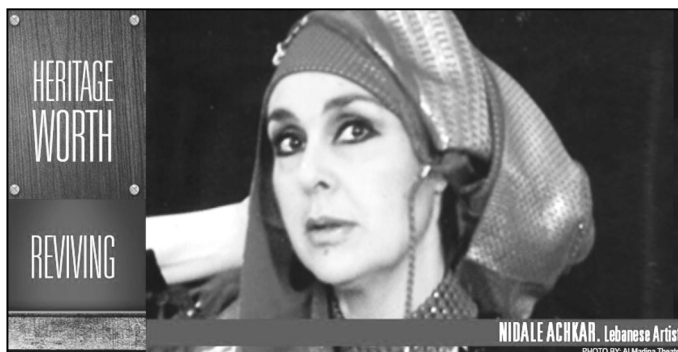
Chez Nidal, tout son être porte, exprime, exhale cette aura qui passe par un physique avantageux: elle est grande, très belle femme qui plus est, dotée de beaux traits, un air altier, des yeux expressifs, depuis son enfance – on la reconnaîtrait entre mille par l'expression étonnée sur le monde de ses yeux sur une photo de famille - un rire franc, communicatif, un côté rebelle amplifié par sa chevelure aux mèches et au tombé flou, extravagant, expressif.

Il était une fois ...ce serait plutôt, pour être juste, de dire il est une fois... parce que tout se conjugue au présent avec Nidal, elle fait le présent, l'anime par un impérieux désir de créer, de faire, d'avancer, de façonner, de vivre intensément, c'est sa vie, la vie qu'elle reçoit et qu'elle donne sans cesse. De plus, sa vie prend parfois des aspects de conte de fées.

Nidal est encore une enfant lorsque le destin de son pays se jouait sous ses yeux, par des membres de sa famille au village, les siens, les proches.

Elle naît dans le village de Dik el Mahdé, Metn nord du pays, dans le Mont-Liban, région dénommée par l'historien anglais Arnold Toynbee, « *musée de survivances religieuses* ». En réalité, le Liban compte pas moins de 17 communautés religieuses, dont 7 sont les plus importantes en terme numérique: maronites,

sunnites, chiïtes, grecs orthodoxes, grecs catholiques, druzes et arméniens. Cette spécificité est mentionnée sur la carte d'identité nationale et à l'état-civil de chaque citoyen.



© Nidal Al Achkar dans l'un des personnages du spectacle
« Les mille et une histoires du Souk Okaz ».

«Une forme de magie et de mystère ont entouré mon enfance et m'ont sans doute menée au théâtre confie Nidal Achkar. Dans notre maison familiale à Dik el-Mehdi, j'ai vécu entre rêve et réalité» dit-elle.

Lorsqu'elle évoque sa grand-mère paternelle, Nidal est très émue tout en gardant le contrôle de ses émotions: elle aura onze enfants, six garçons et cinq filles. L'un de ses fils, le père de Nidal, Assad Al Achkar est un homme lettré et engagé dans la libération de son pays du joug français, issu d'une famille aisée, lettrée

qui n'approuvait pas son appartenance politique à un leader dissident. C'était le benjamin de la famille, le petit dernier sur une fratrie de onze enfants. Sa mère Raoufa El Khoury est issue d'une grande famille également, une femme décidée, à la beauté exceptionnelle, un beau visage aux traits réguliers et fins, grande, claire de peau, chevelure de rêve mais aussi le tempérament de guerrière. La vie rude de la montagne et de la terre ne fait pas des êtres délicats et peureux. Il n'a pas fallu plus d'une semaine pour que son père, tombé sous son charme et sa beauté, la demande en mariage et se maria avec elle. A cette époque-là, un mariage entre un maronite et une chrétienne orthodoxe équivalait à épouser une musulmane. Cela ne se pouvait pas et était vu comme un scandale sans nom. Ils auront quatre enfants, deux garçons et deux filles, Nidal étant la troisième. Les deux premiers enfants sont nés en Afrique, là où se trouvaient déjà des oncles de Nidal.

En ce temps-là, son père est à Saïda, dans le sud du pays, stigmatisé pour ses idées politiques et son militantisme, incarcéré dans une prison nommée El Miyoubiyé réservée aux prisonniers politiques. Le contexte général est difficile, celui de la guerre et de combats (Nidal en arabe). Lorsqu'elle obtenait l'autorisation de visiter son mari, quatre jours avant la date, elle

commençait à cuisiner pour lui et pour les autres prisonniers. Elle portait un grand chignon dans lequel elle cachait les lettres que les habitants faisaient parvenir aux prisonniers et dans ses gants aussi. Elle se rendait à la prison emmaillotée dans tout ce qu'elle trouvait pour se protéger du froid pénétrant de l'hiver, couvrait sa tête aussi, montait sur une mobylette en pleine nuit noire, la route était si longue, éclairée par la seule étoile du berger, elle parcourait plus de 120 kilomètres aller-retour qui la séparaient de la prison, qu'il vente, pleuve ou neige. Elle emmenait tout ce qu'elle pouvait. A telle enseigne qu'on l'appelait «*la poste*».

Assad el Achkar partageait et adhérait pleinement aux convictions de laïcité séparant la religion de la politique, rattachées à l'idéologie du leader du parti PNPS de l'idéologue et dirigeant d'Antoun Saadé, convaincus de libérer les pays qui forment le croissant fertile, c'est-à-dire Le Liban, La Syrie, La Jordanie, La Palestine et L'Irak, situés entre les fleuves mythiques, le Tigre et l'Euphrate, l'Egypte et il y ajouta Chypre, qui pour lui représente «l'étoile du croissant fertile».

Ce petit bout de terre ressemble vu du ciel à un morceau de puzzle flottant, égaré dans la mer, face à Beyrouth, apparaît au bout de trente minutes de vol depuis l'avion qui va à Paris.

Nous sommes au lendemain de la première guerre mondiale, dans le contexte des accords de Sykes-Picot signés en secret en 1916 par la France et le Royaume-Uni, qui obtiendront de la Société des Nations créée en 1920 (l'ONU en 1945) un mandat sur les territoires de l'Empire ottoman. La France jouant le rôle de « *filles aînées l'Eglise* », garde le Liban et la Syrie pour sa forte empreinte religieuse chrétienne, tandis que le Royaume-Uni a visé une forme « *d'unité des provinces arabes* » et héritera de l'Irak et de la Palestine. Si tout ce monde éclate avec le démantèlement des pays qui pris une part importante dans l'Histoire du monde arabe, Syrie et Irak, c'est qu'une fois encore, les blessures étaient anciennes et qu'opposer les uns contre les autres était la meilleure manière d'assister à leur déchirement pour les détruire.

Le duo intellectuel avait délimité sur une carte une grande région à libérer allant du golfe persique à l'Egypte arabe.

Il s'agit de cette ligne qui coupe le globe longitudinalement, au dessus du tropique du cancer, de la méditerranée au golfe persique correspondant à l'empire ottoman, où se cumulent aujourd'hui un bon nombre de crises et de guerres.

Dans ce contexte, Antoun Saadé (1904 - 1949)

fondateur du Parti Populaire National Socialiste, était le leader d'avant-garde, le défenseur, le représentant des intérêts du Liban, personnalité décriée par d'autres, il s'est mis en travers de la mise en pièces de cette région de la Grande Syrie et du croissant fertile, décidé par une coalition politique, celle-là même qui l'a tué, le laissant criblé de balles dans la force de ses idées. Il y avait aussi la cause palestinienne face à la création de l'état d'Israël, l'arrivée du Président égyptien Gamal Abdel Nasser sur la scène internationale, l'autorité syrienne, ce climat de dictature était facteur de déstabilisation, de violence et de malaise, tous en ressentaient les soubresauts dans tous les coins du pays et dans la région dans les années 1940-1950 et suivantes.

Quelle a été l'influence d'Antoun Saadé dans ce monde arabe en pleine ébullition, partie intégrante du croissant fertile?

La question se pose, Il y a fort à penser que son influence a été réelle et a servi de ferment aux luttes spécifiques de chaque pays tel que l'Égypte, l'Algérie colonisée, très proche de l'Égypte et d'autres dans la recherche de leur émancipation et leur liberté. Les idées des hommes circulaient, le monde était poreux et les rêves aussi, hier comme aujourd'hui.

Les deux visionnaires deviennent vite inséparables et partagent la même optique d'un monde à libérer et à reconstruire. La France avant de quitter le sol libanais en évacuant les troupes militaires et instituer l'Indépendance, a décidé de la structuration politique du Liban, inspirée de l'esprit général de la Constitution française de 1875, en confiant la Présidence République du pays à un chrétien maronite, la Présidence du conseil des ministres à un sunnite et la Présidence du Parlement à un chiite.

Pourquoi imposer au Liban ce qui était devenu impossible en France, concrétisé par Convention nationale instaurant la première loi séparant l'Eglise de l'Etat dès 1794? En effet, insufflée par les philosophes des Lumières, cette loi supprime le budget de l'église institutionnelle et stipule que «*La République ne salarie aucun culte*».

Au Liban, une organisation institutionnelle à la proportionnelle des présences confessionnelles faite sans concertation ni discussion.

Cet «*arrangement*» unilatéral ne fait l'objet d'aucun texte écrit, c'est une décision orale, rapide et sans réflexion profonde réparti entre les familles maronites et sunnites.

La famille Al Achkar, d'obédience maronite basée au Mont-Liban est grande en terme numérique, et

diversifiée au niveau des confessions, il y a des druzes, des maronites, des sunnites et des chiites et des chrétiens d'autres confessions. Il a été rapporté à Nidal que durant l'occupation ottomane, un bon nombre d'habitants chrétiens se sont islamisés par peur. Cette famille reste néanmoins l'une des plus grandes familles du Liban.

Le Liban vivait des heures difficiles dans le combat et les luttes contre l'occupant, l'arrivée de la petite fille prénommée Nidal, sonne comme une réplique vivante à ce contexte.

Entre deux rares libérations prison, son père devenu fugitif revenait au village, la nuit, frappant à la porte en composant un code connu de lui et de sa femme. Parfois la famille se réunissait autour de lui, le soir, passait un moment à l'écouter et c'était beau. La petite Nidal se souvient de la joie immense qui circulait et emplissait la maison.

La vie s'écoulait ainsi quelques temps, quelques mois jusqu'à l'Indépendance du Liban survenue le 22 novembre 1946 avec évacuation militaire définitive en 1948.

Lors d'une rafle, des soldats français armés ont surgi dans la maison, ils recherchent le père. La mère qui n'avait peur de rien ni de personne, prend l'un d'eux, par le col de la veste de son uniforme et lui

intime de partir et d'aller chercher le responsable du village pour avoir l'autorisation d'entrer chez elle. Rien n'y fait, les autres le rejoignent, et cherchent partout dans la maison y compris sous les lits.

«Des hommes comme vous se cachent sous les lits! Mon mari n'est pas là et lui ne se cache pas sous les lits» dit la mère fièrement.

Une autre fois, ce sont les soldats de l'armée libanaise qui s'invitent au village et viennent chercher le père, à l'heure du petit-déjeuner. Alors, les parents offrent ce qu'ils ont à tandis que le père dit: *« vous permettez Messieurs que je me prépare et m'habille dans la salle de bains »*.

La mère les occupait, offrant tout ce qu'elle possédait d'agréable à manger en ces temps de disette, jusqu'à ce qu'ils s'écrient: *«c'est bien long pour se préparer et s'habiller!»*.

Ils se ruent d'un bond, constatent que le robinet coule et qu'il n'y a plus personne, comme dans les scènes de cinéma où le plan d'une fenêtre grande ouverte au rideau voletant, plus personne alentour. Du tragique on passe au comique dans le même instant, laissant les soldats pantois. Encore un répit pour son père de nouveau arrêté comme dissident et emprisonné. A son retour, il se cachait de maison en maison dans le

village, y compris chez le prêtre; la vie s'écoulait ainsi, le père tout près mais inaccessible sur sa propre terre, inaccessible à sa propre famille.

Heureusement il était fort intérieurement, avec une tendance à tenir à distance des événements difficiles qui lui donnait une capacité à se sortir de pièges et de problèmes, il gardait son intégrité intellectuelle et mentale qui lui permettaient d'endurer, de se projeter et même de s'isoler afin d'écrire du fond de ses geôles.

Dès le début du XIX^{ème} siècle, un bon nombre des proches et de libanais en général se sont exilés, ont quitté le pays contraints et forcés, fuyant les ottomans qui exerçaient leur suzeraineté au Liban de 1516 à 1918. En 1915, dans un contexte de grande pauvreté organisée et comme les ottomans cherchaient à enrôler les hommes pour grossir les rangs de leur armée, surtout ceux de la montagne, réputés forts et endurants, des membres de la famille ont, la mort dans l'âme, préféré s'exiler que aux Etats-Unis, que en Europe, que en Afrique. Les dix enfants, six garçons et quatre filles se sont disséminés dans le monde. Ils parlaient tous cinq ou six langues, partageaient les mêmes convictions que celles de leur frère petit Assad sans pour autant s'engager autant que lui. Sur cette partie de l'Histoire, deux références sont intéressantes à noter: le film de

conflit armé traité en théâtre musical de 1967 du grand cinéaste égyptien Henry Barakat et de Mansour Rahbani «Safar Barlek», «l'Exil» narre cette période avec Fairouz.

Le film est disponible sur internet; on y découvre une Fairouz au visage triste, interprétant des chansons bien connues, montrant la lutte de la population pour conserver sa terre dans un décor de montagne et de neige.

Les livres de Toufic Youssef Aouad (1911-1989), considéré comme l'un des pères de la littérature arabe, avec «Le pain» et «Dans les meules de Beyrouth», restent des documents vivants significatifs de cette période difficile. Ce dernier roman a été choisi par l'Unesco comme œuvre significative pour avoir représenté avec précision l'atmosphère de Beyrouth à la veille de la guerre civile.

Ces livres sont à lire et relire. Il a été nommé le II est présenté par la traductrice des deux ouvrages, Fifi Abou Dib «*un Flaubert ou un Zola arabe*». C'est dire s'il est nécessaire de découvrir Toufic Youssef Aouad par le plus grand nombre d'entre nous afin de saisir, par un récit familial, ce qui s'est passé au cours de cette période.

Dans la préface du livre «Le pain», l'auteur narrante les conditions de la grande famine organisée, cumulée

à d'autres facteurs aggravants, dit: *«ce n'est que plus tard que l'enfant de 1914 se réveilla en moi, protestant de toute sa candeur et maudissant mille fois la bonne nourriture produite par notre terre généreuse sous notre ciel pur et fidèle, que nos pères et mères retirèrent des bouches de leurs enfants, la chair de leur chair, pour apaiser la faim des conquérants».*

Il y a des points de similitudes avec le récit de Nidal qui évoquait sa grand-mère dans la montagne.

L'un des oncles de Nidal s'est établi en Amérique, dans le Minnesota, était un prêtre élu au rang de Monseigneur, parlait en plus des langues courantes arabe, français, anglais, le syriaque, l'araméen, il étudiait encore d'autres langues anciennes; il était accompagnée d'une de ses sœurs.

Cette sœur c'est Nora, elle ne s'est jamais mariée, elle-même travaillait dans une usine. C'est Noura qui est revenue au Liban pour créer une école au village pour les enfants d'expatriés.

Youssef était banquier à New-York, Hanna et Elias commerçants en Afrique, au Ghana. Les femmes, c'est-à-dire les tantes de Nidal se sont toutes mariées avec des hommes qui travaillaient en Afrique, Ghana, Mali, Sénégal et elles ont travaillé avec leurs maris.

Une seule tante, Judith s'est installée en Argentine,

elle a eu six garçons et une fille, tous sont installés à Buenos-Aires en Argentine.

A leur tour, ils ont eu des enfants qui se sont établis là-bas. Au total, cela fait cinq générations établies à l'étranger pour cette seule famille.

Les quatre frères envoyaient de l'argent au père de Nidal afin qu'il puisse vivre, parce que c'est le seul qui n'ait pas fait fortune à l'étranger comme les autres, de plus il y avait une différence d'âge de 20 ans entre eux, de ce fait il était le petit dernier à prendre en charge et à aider, à élever. Les oncles et tantes avaient laissé leurs enfants faire des études supérieures au Liban. Ils les ont fait venir auprès d'eux en Afrique pour donner un élan à leurs affaires en créant des usines et des annexes commerciales afin de diversifier leurs produits et changer d'échelle. De ce fait, les affaires ont fructifié encore et encore. En vieillissant, certaines tantes et oncles ont construit des immeubles à Beyrouth, la plupart sont rentrés pour finir leurs jours au Liban, loin du besoin. Tante Martha était mariée à un commerçant libanais en Afrique, elle a travaillé et fait fortune. Dans la vieille maison du village, là où est née Nidal, un jour elle a entendu des chuchotements de son frère avec des amis. Elle finit par distinguer ce que disait son frère: *«Ah si j'avais de l'argent, je ferais la révolution contre cet état libanais à la solde des Français ».*

Cette date du XIX^{ème} siècle marque l'immigration comme un destin pour les libanais. De ce fait, ils sont plus nombreux à l'extérieur de leur pays qu'à l'intérieur et cela jusqu'à aujourd'hui.

Les libanais estiment (sans de réelles statistiques mises à jour), le nombre de leurs compatriotes à plus de 4 millions vivant hors de leur terre. Aujourd'hui, il est toujours question d'immigration, sauf qu'elle change de statut, elle est rattachée aux jeunes diplômés qui la plupart du temps s'en vont faute de débouchés, d'espérance. D'ailleurs ceux qui sont formés aux Arts en général et au Théâtre en particulier, savent que dans leur pays ils ne pourront pas obtenir un travail en relation avec leurs études, alors ils tentent leur chance dans les pays du golfe, surtout au sein de la télévision ou du cinéma lorsqu'il existe.

En d'autres termes, le Liban est terre de diversité pour la composition de sa population initiale mais aussi pour les peuples qu'il reçoit sur son sol depuis des millénaires. Selon le contexte et le moment, le mouvement migratoire s'inverse dans un sens ou dans l'autre, partir de chez soi, recevoir des étrangers sur le sol national.

C'est la grande marche des hommes pour ne pas mourir de faim, le grand mouvement de population à travers la terre qui ne finira plus. La terre est devenue

exsangue et pas assez rentable. Pour les autres, ceux dotés d'un capital culturel, c'est ce que l'on nomme la fuite des cerveaux qui accable les pays à forte démographie et à population jeune issus du monde arabe et d'Asie.

La diaspora est dynamique, rompue aux techniques commerciales, aux idées nouvelles, aux créations d'entreprises et réussites artistiques. Cependant, certains reviendront pour reprendre le cours de leur vie.

Une année, le père nommé à la tête du parti, décide de faire une tournée auprès des troupes du parti en Amérique Latine, en Argentine. Cette fois, sa femme l'accompagnera. Lors d'une Finca, une exploitation agricole réunissant un bon nombre de personnes autour d'un somptueux déjeuner, sa mère qui aimait la terre d'une manière générale, s'extasiait à la vue de cette immensité.

L'enfance quitte bien tôt Nidal, petite fille attentive, observatrice et inquiète, par ce qu'elle a vécu des événements qui se pressent dans cette région du monde, très vite elle saisit ce qui se passe: un contexte de guerres, de privations, de pauvreté, un père absent, emprisonné pour ses idées contre l'ordre établi, une mère engagée, malgré tout joyeuse, combative, intelligente. *«Ma mère n'avait vraiment le temps de*

s'occuper de moi» dit Nidal. Ce n'était pas un reproche de sa part, au contraire, une excuse affectueuse à l'endroit de cette mère aimante et courageuse.

Un peu plus tard, la mère de Nidal s'est retrouvée avec une famille de 9 enfants à nourrir et éduquer, le jour où son frère, l'oncle de Nidal, a émigré en Afrique, laissant ses 5 enfants.

Un jour, une des tantes, Martha, propose à la mère de Nidal de s'occuper de l'enfant en disant: *«Dis-moi, pourquoi laisses-tu cette petite ainsi? Dieu seul sait ce qu'il va advenir si tu la laisses ainsi. Confie la moi, je vais m'en occuper»*. Ceci est un fait avéré. C'est une des femmes de la famille Al Achkar, Houda Salman, une cousine qui avait 15 ans à cette époque, qui a rapporté cette anecdote à Nidal, elle-même lui a été narrée par sa propre mère racontant cela à celle de Nidal, soit les deux sœurs entre elles.

Des gens inconnus pour la fillette, issus de pays arabes voisins, Irak, Palestine, Syrie, venaient trouver asile secret chez ses parents. Un mouvement de visiteurs qu'il faut recevoir, nourrir, cacher. Trois fois par jour elle en était la petite nourricière leur apportant les repas, avec ordre de sa mère de ne jamais rien dire si on la questionnait. La voilà devenue partie prenante d'une résistance approuvée par ses parents. Il y a quoi

être marquée et faire un sacré bond de maturité dans les secrets des grandes personnes. La maison de la famille Al Achkar deviendra vite un lieu d'asile, de cachette pour toute personne recherchée par l'Etat, ils venaient par dizaines de toute obédience religieuse, de tous pays, l'un était un ancien président de Syrie, échappé de prison, l'autre s'appelait Mahmoud, Mahmoud comment? Nul ne le dit. C'est un prénom d'emprunt par prudence. Il est devenu un ami de ses parents. Lui aussi s'était échappé de prison en cachant de la ficelle dans la mie de pain... Mais la liberté de Mahmoud fut de courte durée, il retourna en prison pour toujours: il y sera tué.

Sa mère préparait sa fille: *«Nidal, tu vas aller dans cette pièce porter ce repas, mais il n'y a personne dedans, tu n'y as vu personne, tu as bien compris!»*.

C'est une responsabilité terrible pour une enfant de devoir cacher au plus profond de soi des secrets de cette importance qui relèvent de la vie et de mort de personnes recherchées pour leurs idées. Un jour, n'en tenant plus, elle a voulu en savoir plus et elle a lu le journal pour savoir qui était dans leur maison. En voyant la photo de Mahmoud avec son uniforme militaire, Nidal comprendra alors que c'était quelqu'un d'important.

« J'ai emmagasiné durant mon enfance et ma jeunesse, beaucoup de tristesses et de joies, de joies et de tristesses, c'est cette levure qui a fait monter en moi le pain de ce que je suis. J'ai grandi dans cette atmosphère d'ouverture d'esprit, de liberté et de foi, ce qui a nourri mon imaginaire, mes émotions, c'est certain, j'en suis convaincue maintenant, elle fait partie du terreau de mes convictions artistiques et humaines et de mon orientation artistique en faisant le choix de rester en dialogue continu avec les autres ». reconnaît Nidal.

Avec le recul, Nidal estime que sa mère a eu une grande influence sur elle, jusqu'à la fin de sa vie, c'était malgré tout, une femme heureuse, joyeuse, toujours prête à s'impliquer, à rendre service. Il lui arrivait de pleurer bien sûr mais cela ne durait jamais très longtemps parce que son côté joyeux prenait le dessus.

De son père, elle a reçu le courage et la temporalité de l'urgence, lui-même pratiquant cela au cours de ses déplacements et de ses décisions. Nous reviendrons sur ce point un peu plus loin dans le récit.

Il avait toujours l'espoir que ce pays se relèverait, gagnerait. Les oncles, les amis, les sympathisants installés à Beyrouth vouaient beaucoup de respect à

leur frère, à leur ami, père de Nidal, et à son choix dans cette voix si difficile, si ingrate. Ils l'exhortaient à cesser le combat: avec *tout ce que tu as vécu, tu es maronite, tu pourrais accéder au plus haut niveau de l'Etat, te faire élire Président de la République* ».

Rien n'y faisait, là n'était pas son désir, son but, le père de Nidal est devenu député, chef de parti, a passé en tout huit années dans les prisons de par le monde, tout en restant un homme mystique, un homme à la vie intérieure intense, un historien qui a écrit une somme historique et savante en 5 volumes sur l'histoire intégrale de la Grande Syrie (l'ouvrage est consultable à la bibliothèque de l'institut du monde arabe à Paris).

De ce fait, Nidal aime à dire que ses parents étaient des « *fous d'aventure et nous, leurs enfants, des petits fous qui les suivaient, en essayant de vivre comme l'on pouvait* ».

Une de ses tantes, Noura eut la lumineuse idée d'organiser dans une partie de leur ancienne maison « *l'école des expatriés* », destinée à ceux qui, après un exil de quelques années, ont décidé de revenir au pays et de reprendre le cours de leur vie.

Nidal, petite fille pleine de vitalité se mit à se construire ses théâtres comme on dirait ses histoires, en mêlant les autres écolières et les professeurs à ses

inventions, à ses textes et à son imaginaire fertile.

Dans le cœur de Nidal, et sans le savoir, ce fut le terreau de ses premières expériences vitales, à l'instar de l'enfant construisant ses rêves peuplés de jouets.

Le déclic qui décidera de sa vie se déroule lorsqu'elle se trouvera avec son père au village lors de la fête religieuse de Mar Elias (Saint Elie) qui a le 20 juillet, où l'on confectionnait entre autres des «*semsemiyas*», des gâteaux connus jusqu'au Maghreb décorés de petites perles sucrées multicolores et de graines de sésame, bonne occasion à faire venir des fêtes foraines et autres artistes itinérants. Voici ce que Nidal dit à ce sujet: «*un cercle s'était formé au son du tambourin tenu par un homme accompagné probablement de sa fille, une petite danseuse dansait en rythme. Elle dansait comme une femme dans un corps frêle, les cheveux noirs épars. Je n'ai jamais oublié cette petite danseuse et peu de temps après, j'ai commencé à faire du théâtre avec les villageois.*»

Du reste lors de l'un de ses récents spectacles de 2018 «*Moi, Nidal, femme arabe au théâtre*» sur un texte qu'elle a écrit, autobiographique, contient des poèmes des chants traditionnels arabes et libanais, qu'elle a joué dans un bon nombre d'universités en Egypte, en Syrie et au Liban. Elle a imaginé uns

structure en forme de chapiteau, illuminée de guirlandes de lumières multicolores. Elle a fait faire et s'est vêtue d'une jupe multicolore virevoltante, clin d'œil et réminiscence de la petite jeune fille jupe tournoyante, symbole de féminité et de liberté.

C'est va bien plus loin que cela: cette jeune fille, cette jeune almée, entre rêve, symbole devenu réalité, devenu concrète et création. Sûre d'elle, libre dans son corps et dans sa tête, elle est devenue au fil des années sa muse fascinante.

Nidal al Achkar a ressenti l'attraction du feu, celui le cercle de la passion véritable, convoité par tout artiste, espéré par tout derviche tourneur, attendu par tout un chacun afin de se réaliser.

Elle avait déjà vu des spectacles, telles les petites pièces de Réda Kebrit, qui avec sa petite compagnie itinérante, beaucoup de talent et très drôle, se déplaçait de village en village.

Lorsqu'elle était étudiante à Londres, chaque été Nidal créait des spectacles avec les villageois et les enfants de l'école réservée aux expatriés revenus au pays, école créé par une de ses tantes et l'aide de son père.

Avec les enfants elle fabriquait des spectacles à partir de textes qu'elle écrivait ou encore à partir de textes d'écrivains fameux, en tête Mikhaïl Na'imé

(1889-1988) figure fameuse de la littérature arabe du XX^{ème} siècle et porté sur le mysticisme. Il était ami avec Jubran Khalil Jubran (1883-1931), deviendra son premier biographe, tous deux et d'autres écrivains s'étaient établis aux Etats-Unis. Dès que l'un de ses livres parut, «*El abba oua el banoun*», «*Père et fils*», le texte arrivé à la maison, Nidal le met en scène et l'auteur est même venu au village voir le spectacle; ce passage impressionne la jeune Nidal de voir un si grand personnage venir voir son travail.

Plus tard, dans son école elle monte un spectacle à partir d'un texte poétique du magnifique poète Nizar Kabbani, (1923-1998) intitulé «*A la garçonne*».

Elle met en pratique au pied de la lettre ce qu'il décrit et la voilà habillée en garçon, disant ce texte devant un public. Lui-même a vu le spectacle; bien plus tard ils deviendront amis.

C'est à partir de là, en 1960, qu'elle dit à son père à l'apogée de sa carrière politique, à la fois député et chef du parti, qu'elle veut apprendre à faire du théâtre et à mettre en scène.

Son père n'a pas répondu immédiatement, il en a parlé cependant autour de lui, à quelques amis dont Saïd Takiedine qui a plaidé sa cause, «*il faut laisser*

Nidal faire du théâtre à Londres, c'est un art extraordinaire»,
a-t-il dit.

Comme ses études secondaires ont été effectuées au Liban jusqu'à la réussite du baccalauréat en langue anglaise, c'est tout naturellement qu'elle a choisi une formation en Angleterre où elle passera trois examens d'entrées dans les trois écoles prestigieuses du pays. Elle ne souhaitait pas étudier à l'université américaine ni dans toute autre université du pays. Elle a senti que l'appel de son destin se jouerait en se rendant à Londres dans une prestigieuse Académie des Arts, où elle apprendrait à mettre en scène, découvrir des textes, façonner le monde afin de lui donner une vision poétique, artistique.

Elle réussit trois examens dans trois écoles différentes et a pu choisir son école, la Royal Academic of Dramatic Arts (RADA) de Londres.

Sur un millier de candidats auditionnés venus des quatre coins du monde, trente d'entre seulement resteront et constitueront la promotion 1961-1962.

Cette année-là, en septembre 1961, avait bien commencé pour Nidal. De l'autre côté, là-bas au Liban un putsch du parti PNSP eut lieu, que dirigeaient Abdallah Saadé et Assad Al Achkar qui en était à la

tête depuis 1958. Le père de Nidal évite la prison mais il passera six mois à se cacher de maison en maison au village; jusqu'au moment où il se jettera dans un puits asséché et occulté; une dame lui apportait de quoi subsister quelques jours; en tombant il s'est fracturé la jambe qui avait enflé; en le sortant du puits suite à une dénonciation, sa jambe était énorme; un hélicoptère vint le récupérer pour l'incarcérer. Les représailles ne tardèrent pas à se manifester. Les soldats vinrent au village, emportèrent et confisquèrent tout ce qu'ils ont pu, laissant la mère de Nidal aux abois. Lorsque Nidal recevait des communications téléphoniques, tout le monde restait évasif, ne répondait pas vraiment aux questions. Un jour, elle a téléphoné à l'une de ses professeures Nour Salman, celle-ci lui dit que tout va bien, que l'eau est revenue au village. A peine avait-elle raccroché, lui dira plus tard Nour, que des soldats firent irruption dans la maison en demandant avec qui elle parlait. Elle répondit qu'elle parlait avec une ancienne élève. Depuis Londres, à la RADA on essaya également de cacher à Nidal ce qui s'est passé au sujet de son père, en lui disant qu'il y avait pas de journaux alors qu'il faisait la une de la presse.

Lorsqu'elle finit par se procurer un journal, voir la photo de son père fut un choc: *«il n'avait pas plus de 50 ans, il en paraissait le double!»*

L'argent pour la RADA s'était tari aussi, Nidal rencontra le directeur pour signaler sa situation. Compréhensif, il répondit dit que cela ne serait pas un problème d'attendre que la situation se calme et se régularise.

A la question, comment avez-vous vécu cette situation? Nidal, toujours honnête et spontanée répondit: *«j'avoue que je ne sais pas comment j'ai supporté cette période difficile à Londres. Tout ce que je peux dire c'est que j'ai ressenti le déracinement encore plus fortement»*. Les siens lui ont évité de subir les soubresauts politiques qui ébranlèrent sa famille durant son apprentissage en Angleterre. Nidal aimait ce qu'elle apprenait et progressait dans tous les domaines.

Pendant que le père était en prison en 60-61, Amal, la sœur de Nidal visitait son père et les autres prisonniers. Elle s'était démenée pour leur procurer de la nourriture et de réunir de l'argent pour leurs familles, une entraide nécessaire. Ghassan, le frère aîné était à Oxford pour ses études, dès qu'il a su, il est rentré au Liban et s'est immédiatement mis au travail pour faire sortir son père de cette situation.

En réalité, le projet de Nidal était porté par l'ensemble de sa famille: tous ont fait en sorte qu'elle puisse, le temps des études à l'étranger, se former sans

savoir ce qui pouvait se passer au Liban en représailles exercées contre son père.

Il était considéré comme un criminel alors que ses actes étaient d'ordre politique. Même s'il est incarcéré dans une prison réservée aux prisonniers politiques, il n'en demeure pas moi qu'il n'en a pas le statut et demeurait avec des prisonniers de droit commun. La famille a décidé de contacter un ténor du barreau de Paris, Maître Garçon, réputé pour sa défense de putschistes et de prisonniers politiques. Celui-ci contacta les avocats de Assad El Achkar, le gouvernement libanais par le Président Fouad Chehab, (1902-1975) en plaidant le statut de prisonnier politique. Un refus catégorique a été la réponse. Une sorte de «*chasse aux sorcières*» se met alors en place avec la recherche de partisans dans les usines, dans les administrations afin de les emprisonner. Le parti faisait peur et devenant très gênant, il fallait le supprimer lui et ses membres de toutes les manières. Pourtant Antoun Saadé avait été tué, exécuté sans procès, cela ne suffisait pas, il fallait que d'autres soient emprisonnés afin d'éradiquer le parti et montrer combien l'état est efficace.

A la RADA, Nidal apprendra tout ce qu'il faut pour découvrir ce que jouer veut dire, les textes, les gestes, les déplacements, comment poser la voix, comment respirer, les pauses et les silences ...

Ce qui l'a beaucoup frappée est que l'Académie utilisait la technique de Rudolf Von Laban qui a été la méthode corporelle pour incarner les personnages, la recherche sur de la figure vibrante du chiffre 8, qui lui a permis d'explorer la personnalité toute en sensualité du personnage de Cléopâtre par exemple.

Par extension, pour Nidal le théâtre c'est une relation à l'autre, au monde entier, exceptionnelle, «*il l'a choisie*» dira-t-elle, à telle enseigne qu'il est devenu un mode de vie qui ne se dissocie pas de sa recherche artistique, de sa pensée, il forme un tout homogène, «*c'est Ma vie*» dit-elle naturellement.

Après les trois années passées à la RADA, Nidal en sort «*graduate*», diplômée, formée, prête à se lancer dans la vie artistique et sociale.

Suivent trois années de travail de comédienne avec des metteurs en scènes libanais, 1965 - 1967 avec des arrivants tels dont Chakib Houry et Raymond Jbara, menant des créations collectives en plusieurs langues également (arabe, anglais, français) où Nidal va se lancer dans la mise en scène et des rôles de plus en plus diversifiés..

L'Atelier d'Art Dramatique de Beyrouth est né en 1968 avec Roger Assaf qui avait déjà débuté dans le métier, Yacoub el Chidraoui, Sarah Salem qui avait

étudié le théâtre à Paris et Reda Kebrit ont rejoint l'Atelier ainsi que d'autres professionnels débutants et deviendront connus, comme Nicolas Daniel, George Cham'oun: *«ils avaient tous de belles voix, savaient chanter, savaient écrire du théâtre; en réalité nous avons secoué le théâtre libanais en investissant depuis ses racines en revisitant l'histoire, le folklore, la tradition orale, de nouveaux textes et auteurs...»* dit Nidal .

«Nous avons créé au Liban un théâtre populaire novateur» ajoute-t-elle comme une profession de foi.

De ce fait, les artistes politisés faisaient un théâtre politique, telle la pièce *«Majdalūn»*: elle sera interrompue par les autorités et les comédiens arrêtés alors qu'ils tentaient de prolonger la représentation dans un café de la rue Hamra (le Horseshoe).

Un autre metteur en scène et dramaturge Jalal Khoury, (1933-2017) membre du parti communiste libanais (PCL), appliquait dans son travail artistique et sa recherche, les principes brechtiens de son approche marxiste du conflit israélo-palestinien.

Lors de sa récente disparition, le journaliste de la culture Edgar Davidian a titré: *«Les Libanais orphelins de leur Bertolt Brecht»* (quotidien l'orient-Le Jour daté du 4 décembre 2017).

Sa conception basée sur une approche spirituelle du théâtre était différente de ses camarades. Il s'exprimait ainsi dans l'ouvrage *«Le Liban second»* coordonné par Chérif Khaznadar et Jean Duvignaud, numéro 6 de la collection L'internationale de l'imaginaire, édité en 1996: *«Son identité, (du théâtre) quelle soit sa position sociale, se fonde d'abord sur son appartenance. Et toujours, à travers et à grâce à son appartenance, il vit en état d'harmonie spirituelle avec son environnement et avec l'univers. Il est dans sa conscience aux antipodes de l'homme d'Occident qui cherche la lumière dans la confusion de son esprit»*, p 86.

Restons quelques instants sur la pensée et la démarche de Roger Assaf: né en 1941, fut directeur du Théâtre de Beyrouth, a travaillé à plusieurs reprises avec Nidal. Dans une interview de 2001, il se livre et donne une vision assez désabusée sur son pays et sur la pratique de son art. Directeur du théâtre de Beyrouth depuis 1999, il fait tout ce que les metteurs en scène font, il enseigne et transmet son savoir-faire aux jeunes libanais. Son travail est exigeant et devient une référence dans les pays arabes et en Europe. Préoccupé par la transmission à la jeunesse (il crée avec d'autres artistes, en 1999 *Shams, la première coopérative artistique du jeune théâtre et du cinéma libanais, qui veut en renouveler l'esthétique et l'écriture*) la mémoire,

l'histoire de son pays traversé par des guerres et des conflits, il n'a pas hésité à prendre les armes pour défendre la cause palestinienne dans les années 70, Roger Assaf est un homme de théâtre qui défend par dessus tout l'injustice. Il dit en substance dans cet article que *«La guerre n'est pas vraiment terminée et puis elle est partout, en haut, à côté. Ce qui domine aujourd'hui notre histoire, c'est la guerre, même si nous ne sommes pas vraiment en guerre. Sans compter que le tissu social est très dégradé et que la jeunesse est complètement marginalisée par tout le programme politique du pays. Tout est conçu pour l'accaparement du bien public par une minorité qui n'a aucune volonté politique»*. Il a reçu un Lion d'Or à la biennale de théâtre de Venise en 2008, couronnant ainsi l'ensemble de sa carrière.

A la question: existe-t-il des Il existe des écoles de formation théâtrale à Beyrouth. Des compagnies peuvent-elles se constituer ?

Roger Assaf répond: *«Il y en a plusieurs, mais c'est récent. Moi, je me suis formé sur le terrain, puis j'ai obtenu une bourse et je suis allé étudier à Strasbourg. En revanche, il est impossible de fonder une compagnie, personne ne peut vivre du théâtre et les acteurs exercent tous une profession - souvent en rapport - à côté. Tous les théâtres de Beyrouth sont des théâtres*

privés. Il y en a une dizaine, et quelques-uns seulement, dont le Théâtre de Beyrouth, le Théâtre Monod ou le Théâtre Al Madina (ajouté par nous: celui de Nidal), ont de véritables projets culturels. L'aide de l'État est quasiment inexistante et le peu d'argent du ministère de la Culture est distribué selon le système clientéliste qui caractérise, Shams anime des stages, des rencontres et différentes manifestations culturelles, dont un festival qui se déroule en mars ».(...) J'ai dit plusieurs fois que notre jeunesse, qui sort d'une guerre, a l'impression d'en avoir une autre devant elle». (Journal l'Humanité du 4/12/2001, propos recueillis par Marina Da Silva).

Outre la littérature qui suivait les soubresauts politiques du pays, la musique n'était pas en reste et Ziad Rahbani s'est lancé dans le théâtre comme metteur en scène essentiellement. Au-delà son impressionnant parcours musical avec et sans les Rahbani et sa mère Fairouz, il a amorcé un parcours au cours des années de guerre (1970-1990).

Au cours de ces années précédant la guerre civile, la ville de Beyrouth attirait un bon nombre d'intellectuels, de penseurs, d'artistes, d'investisseurs aussi, venant de toute cette région moyen-orientale, apportant une dynamique émulative. Beyrouth était une capitale internationale, où l'on pouvait se ressourcer, s'amuser,

sortir avec des filles, passer des heures aux terrasses des cafés, danser, aller au restaurant, passer des nuits au clair de lune, boire aussi sans restriction.

La joie de vivre était palpable. Qu'est-elle devenue? Où est-elle passée? Cela tient aux personnes qui sont là, à ce moment précis. Elle s'en est allée avec la génération qui la donnait, qui la vivait, la partageait. Elle partie, l'ensemble part aussi.

Ceux qui l'ont connue s'en souviennent parfaitement avec nostalgie, ils ont grandi avec cette joie de vivre et ils ont vieilli en vivant sa transformation; les plus jeunes, ne l'ayant pas connue, nés après la guerre, pensent que l'atmosphère générale a toujours été ainsi, sans joie, ni projet de société.

Même s'ils entendent leurs parents ou leurs aînés vanter et regretter le passé, ils ne donnent pas trop de crédit à leurs propos, mettant cela sur le compte du conflit de générations. Comme on peut le constater aucune femme à notre connaissance et comment l'aurait-elle pu? Ne s'est lancée dans ce parcours difficile, masculin, exigeant et pourtant si constructif de l'être et de l'âme, si nécessaire pour vivre tout simplement. Ce constat est à la fois surprenant et tristement surprenant face à l'impossibilité des femmes à monter sur les planches et à y faire carrière.

Au cours de nos conversations, Nidal me disait que le théâtre au Liban est considéré comme élitiste, réservée à une certaine partie de la société, par conséquent il est un luxe accessible à peu de monde.

En France, il y a encore quelques régions et cités qui n'y ont pas accès, malgré des programmes de démocratisation et d'action culturelle (théâtre à l'hôpital, dans les prisons, théâtre et handicap, théâtre et personnes âgées, théâtre et titulaires du Revenu de Solidarité Active, etc...).

D'ailleurs, au cours de cette période, elle prendra part à une dizaine de pièces de théâtre avec l'Atelier d'art dramatique de Beyrouth (le détail de son parcours de création figure en fin de volume; nous avons fait le choix de développer les plus importantes de ses productions).

Nidal avance, découvre encore, crée et puise en elle tout ce qu'elle a emmagasiné d'émotions, de souvenirs, de rêves de visions, d'envies et de projections à construire sur les planches.

Elle a cette énergie des personnes aux fortes convictions, mues par une force intérieure inébranlable, une certitude de faire ce qu'elle doit faire comme si des injonctions lui étaient dictées par des forces invisibles, souveraines.

Nidal Al Achkar dit que c'est à travers la rencontre et l'amitié de Joan Littlewood qu'elle s'est trouvée, c'est cette voix-là qui lui convenait avec ce qu'elle est et ce qu'elle voulait.

Elle voulait mettre en scène mais il fallait avant toute chose passer par l'apprentissage du comédien.

Elles se sont rencontrées au festival d'Hammamet en Tunisie, Joan l'a encouragée à créer une compagnie théâtrale, ce qui fut fait. Joan n'a cessé de l'encourager, la programmer dans ses mises en scène, lui prodiguer des conseils en poursuivant sa formation initiale.

Mieux encore, elle l'a encouragée à rester elle-même, une femme artiste, arabe, et à faire surgir sa personnalité pour elle-même et pour mieux servir le théâtre.

Joan Littlewood (1914-2002) a été l'une des principales figures de théâtre, une pionnière du théâtre anglais du XXI^{ème} siècle. Sa démarche est innovante aux plans culturel et artistique, Joan Littlewood a eu un impact considérable sur les nombreux interprètes et réalisateurs avec lesquels elle a travaillé, de même qu'elle a été inspirée par un bon nombre de théoriciens et créateurs du spectacle vivant.

Elle découvrit le théâtre en 1932 après avoir vu

une production de «The Merchant of Venice» de Shakespeare. La même année elle obtint une place et une bourse pour se former à la RADA. Elle fut rapidement frustrée par l'apprentissage limité qu'elle y rencontra. Elle avait une soif de changer le monde, trop injuste, trop inégalitaire à ses yeux. La perspective d'un théâtre capable de transformer une société trop rigide, Joan Littlewood ne trouva pas matière à le mettre en œuvre à la RADA.

Dès 1933, elle quitte la RADA pour Manchester. Après avoir contacté une productrice de la BBC qui lui a décerné son premier prix pour son interprétation quand elle était encore à RADA, elle rencontre son collaborateur artistique qui deviendra son futur mari, Ewan MacColl (1915-1989).

Du point de vue de sa méthode de travail, Joan Littlewood était influencée par différents artistes et découvreurs, Rudolf Von Laban (1879-1959), Vsevolod Meyerhold (1874-1940), Jaques Dalcroze (1865-1950), Jacques Copeau (1879-1949) et Constantin Stanislavsky (1863-1938) notamment. Elle était fermement convaincue que le processus de création impliquait des risques, qu'il fallait jouer et tracer de nombreuses lignes avant de trouver celle qui convenait et utiliser l'improvisation pour promouvoir les possibilités de découverte.

C'est pourquoi Joan Littlewood a utilisé les jeux et l'improvisation «*pour développer l'initiative, exciter la curiosité, faire preuve d'imagination*» Elle considérait l'improvisation comme un moyen de créer les conditions propices à l'invention théâtrale, à un «*processus de pensée*» un laboratoire qui permettait aux acteurs d'être originaux, intuitifs, réactifs et réels en répétition et en performance.

Elle devait veiller à trouver des acteurs capables de prendre en charge ce mode de travail et de s'en servir en tant qu'outil créatif.

Elle cherchait des acteurs courageux, capables d'utiliser leur imagination, de réfléchir et de réagir de manière créative aux situations qu'elle leur avait lancées. Un acteur se souvient: «lors de mon audition, elle m'a donné un scénario et elle a dit: "Lisez toutes les parties - jouez tous les personnages." J'ai dit: "Je ne peux pas faire ça".

Sa réponse fut très claire: «Allez-y, faites-le. Soit, vous êtes soit un acteur, soit vous ne l'êtes pas!» Et Je l'ai fait».

Son théâtre Workshop crée en 1945, que l'on pourrait traduire par atelier pose le principe d'égalité à l'ensemble des membres de l'équipe en place, avec des tâches interchangeables et des salaires identiques.

Elle introduit ainsi le théâtre ouvrier d'agit-prop en Grande-Bretagne avec musiques et chansons dans les spectacles, à la manière de B.Brecht. Aujourd'hui, avec le recul historique, Joan Littlewood est une référence dans son pays et au-delà, elle qui ne fut pas reconnu par les pouvoirs publics, qui ne reçut quasiment pas subvention et fut érigée en «*lionne rouge*»:

Comment aurait-il pu en être autrement lorsque l'on est habité par une force puissante et inaltérable qui conduit à s'exprimer sur les planches?

Danielle Mérahi en évoquant Joan Littlewood dit qu'elle est dotée de «*la dureté et l'énergie de ceux qui construisent eux-mêmes leur avenir, doivent s'obstiner pour survivre et réaliser le projet de vie insolite qui leur est propre*». (Joan Littlewood l'insoumise et le théâtre Workshop, Editions de l'Entretemps, 2010).

Pour Nidal, aborder cette nouvelle page historique de sa vie, elle qui n'avait jamais quitté son pays, jamais voyagé et a fortiori seule, tient de la gageure.

Riche de tout ce qu'elle a vécu au village, dans sa famille, son cheminement spontané dans la création d'histoires et de spectacles, son père présent-absent, une mère aimante, sa rencontre avec la petite danseuse à la jupe rouge, les réfugiés dans la maison, les

rebondissements et renversements politiques de son pays et des pays arabes voisins, les oncles et tantes allant et venant, s'exilant très loin, sa sœur et ses frères également, tout cela et plus encore, s'apparente à la traversée du miroir à la manière d'Alice.

Sa motivation n'avait d'égale que la distance de près de 3500 kms qui la séparera des siens pendant trois années d'apprentissage et de formation.

En tant que personne sujette à la réflexion, Nidal s'est posée les questions essentielles qui décident de toute une vie, qui font un destin. Que tous devraient ou se posent un jour ou l'autre, confrontés à une décision importante que l'on prend seul.

Elle a reçu les réponses qu'elle est allée chercher au fin fond d'elle-même:

«Que puis-je faire au Liban? Que vais-je faire à mon retour? Pourquoi devenir une femme arabe au théâtre?».

Cette dernière question, fondamentale, essentielle, synonyme de Qui suis-je? question d'ordre ontologique et artistique, servant de fil conducteur durant toute une vie, à telle enseigne qu'elle écrira un texte avec ce titre, qui deviendra un spectacle qui retrace ce qui la constitue.

Le public lui demande souvent pourquoi et comment elle a choisi cette voie? Elle était plus connue par la télévision qui lui a donné une existence d'actrice arabe, plus visible, suivie au rythme des épisodes, des soirées entières en famille.

Les réponses à ces questions non seulement lui ont fait gagner du temps et en plus elle s'est attelée sans tarder au travail. Ces questions ne se poseraient certes pas pour une femme européenne, en tous cas pas de cette manière ni de cette teneur.

C'est un choix de vie extrêmement difficile même si on a toutes les conditions requises pour se lancer dans cette profession.

Quelle était la situation du Liban et sa région, dans le monde des années 60, les sixties?

Pour répondre à ces questions, un journaliste évoquerait les années heureuses au Liban et dans le monde arabe, un monde jeune arrivait dans une atmosphère bon-enfant, plein d'espoir, la grande chanteuse Fairouz chantait «*Is-har*» et deviendra le symbole et la voix de l'identité libanaise grâce à une musique nouvelle, inventive, créative des illustres frères musiciens, Mansour et Assi Rahbani puis de Ziad, fils de Fairouz et Assi.

Le début des indépendances mettaient fin aux

colonisations, une guerre cessait, celle d'Algérie, une autre arrivait au Vietnam, puis la guerre des Six-jours entre Israël et l'Égypte a laissé à l'ensemble des pays arabes un goût de défaite retentissant, le premier homme sur la lune, la création de l'Opep, (Organisation des pays exportateurs de pétrole), la croissance historique des 30 glorieuses, Cuba des missiles à l'Embargo de 1962, les années de guerre froide et la construction du mur de Berlin, mai 68 en France.....

En bref, le monde bouge de toutes parts, se réveille, s'embrase et prend de multiples directions. C'est une grande période de créativité dans tous les arts, surtout en musique, qui 50 ans plus tard, résonne comme étant la meilleure et la plus inventive. Et elle l'était, s'appuyait sur des textes de grands auteurs et poètes, des interprètes de choix, une musique modernisée par le grand auteur compositeur interprète égyptien Mohamed Abdel Wahab qui a bénéficié des retombées du Congrès de Musique Arabe du Caire de 1932 (CMAC) en présence de l'ethnomusicologue hongrois Béla Bartok et d'autres. Le monde de la musique arabe et de culture entrait dans la course et se fait connaître au plan international.

Au Liban, dans le monde arabe et dans les pays où la diaspora s'est installée, Fairouz est partie intégrante de l'identité libanaise et arabe. Il y a sa voix

miraculeusement belle, sa posture de tragédienne et il y a cette si belle langue arabe, dialectale et littérale.

Une musique qui à elle seule raconte une histoire, des histoires, les instruments se répondent, se correspondent et s'apprécient à la manière d'une conférence d'oiseaux éternels.

En impulsant cette musique nouvelle, des thèmes ancrés dans la réalité avec des instruments nouveaux, la voix de Fairouz inégalable et inégalée, un genre nouveau entre la comédie musicale, l'opérette, le théâtre chanté, une langue inoubliable, imagée, symbolisée, poétisée, proche de la nature, des saisons, qui traverse le temps et les générations sans prendre une seule ride, reconnaissable entre toutes, les années Fairouz se poursuivent aujourd'hui après avoir fait les plus belles soirées de Baalbeck et de Beiteddine au Liban, de Jerash en Jordanie, de Damas et du monde entier passant par le Maghreb, Nidal, forte de plusieurs composantes, a une superbe carte en mains: elle est bien entourée, bien préparée pour jouer son rôle dans la vie, dans la société libanaise et au service du théâtre sur les planches et dans le monde. Elle a eu en particulier, des femmes fortes devant elle: tout d'abord sa mère et sa grand-mère paternelle, remarquablement intelligentes, ainsi que ses tantes, ses professeuses tout autant.

Quoi que l'on dise, cela aide toujours de vivre dans un univers de stimulation, de créativité, de recherche, de culture.

1964-1965 : une saison prodigieuse

Nidal revient diplômée au Liban en 1964, après ses années d'études intenses en interprétation, comédie, tragédie et mise en scène.

Dès 1965, elle participe au festival de Hammamet (Tunisie) où a eu lieu une rencontre internationale des metteurs en scène, réunissant de grands noms du métier.

Elle va faire la rencontre déterminante de sa vie, de celle qui chamboule tout, qui transforme, qui fait faire des pas de géant. Il s'agit de Joan Littlewood, metteuse en scène, directrice de théâtre qui s'est formée elle aussi à la RADA, dans les années 50. En 1966, Nidal revient au festival de Hammamet pour jouer le rôle d'Ophélie dans «*Hamlet*» dans une mise en scène de Mounir Abou Debs.

«J'ai fait aussi un long training auprès de Joan Littlewood, une des plus grandes dames de théâtre du XX^e siècle qui m'avait prise sous son aile. Elle m'a suivie dans toute ma carrière, et est venue me voir plus d'une fois à Beyrouth ».

Elles deviendront amies et le resteront jusqu'à la disparition de la metteure en scène anglaise en 2002.

En 1967, au festival de Baalbeck, Nidal elle joue dans «*La citadelle*» avec la chanteuse et actrice Sabah dans une mise en scène de Roméo Lahoud.

Le festival de Hammamet deviendra rapidement *the place to be*, le lieu incontournable où l'on retrouve des personnalités telles que Joan Littlewood, Peter Brook, les trois metteurs en scène français Jean Vilar, Roger Planchon, René Allio, le philosophe et théoricien du théâtre le polonais Yan Kott, Jean Duvignaud sociologue et anthropologue, Le Berliner Ensemble d'Allemagne et d'autres pour y assurer des master class et des conférences, des témoignages d'expériences nouvelles en matière de théâtre et de publics nouveaux.

Ce festival avait le pouvoir de transformer les protagonistes, d'apporter des éléments constructifs pour toute démarche et dans le même temps, permettait une remise en question des pratiques des participants par la confrontation, la découverte de l'autre, quel qu'il soit.

Le festival de Hammamet a été créé par le libanais Hourani, conseiller du Président tunisien Habib Bourguiba en 1964. Comme Nidal était désormais dépositaire de la méthode RADA et de l'enseignement de la metteure en scène anglaise Joan Littlewood, qui connaissait à

l'époque une grande influence en matière d'interprétation ainsi qu'une connaissance humaine de l'art théâtral, elle y apportera sa formation, son regard et son expérience naissante.

Cette année-là de 1965, Nidal jouera au Festival de Hammamet plusieurs rôles (c'est une des composantes du travail de la metteuse en scène) dans la pièce «*Pepito*», mise en scène par Joan Littlewood qui a impliqué des comédiens tunisiens, d'Afrique noire, du Maghreb, du Moyen-Orient et d'européens, spectacle écrit collectivement avec les instructions de la méthode Laban notamment (autre composante de son travail).

Les deux femmes retourneront en Tunisie une nouvelle fois, un peu plus tard pour la pièce de l'irlandais Conor Cruise O'Brian, «Les anges meurtriers», «Murderous Angels», «El mala'ika al katila» dans une mise en scène de Joan Littlewood.

Le texte narre l'histoire d'une double tragédie en blanc et noir, l'assassinat en 1961 du diplomate suédois Dag Hammarskjöld et de Patrice Lumumba, Président congolais, tous deux prônant la Paix, le premier a été honoré du Prix Nobel de la Paix à titre posthume. L'écrivain nigérian Wole Soyinka, Prix Nobel de littérature en 1986, jouait le rôle de Lumumba; Nidal tenait le rôle de l'assistante de Lumumba et elle a signé

la chorégraphie. Autour d'eux, une distribution internationale avec ceux cités précédemment auxquels s'ajoutent les noms de François Léotard, Jean-Pierre Aumont, Moïse Tshombé, Théo Légitimus, James Campbell ...

Le spectacle a été répété, préparé puis joué à Paris, au TNP-Chailot en avril 1971, dirigé à l'époque par Georges Wilson.

Wole était en prison au Nigéria. Joan voulait absolument l'avoir dans la pièce. Elle a réuni le groupe, a distribué une liste de noms de députés du parlement britannique que chacun devait appeler afin de signer une pétition pour le libérer au motif qu'il a été choisi pour jouer dans une création théâtrale. Aussi hasardeux que cela pouvait paraître, Wole a été libéré et en quinze jours il était à Paris. Joan annonce à Nidal qu'elle va devoir aider Wole a travaillé son rôle en français et qu'elle va signer la chorégraphie du spectacle.

De même que c'est par Wole que Nidal découvre le racisme. Elle ne pensait pas qu'il existait en Europe en tous pas à ce point-là. Lorsqu'ils étaient au restaurant à Paris, ils étaient dévisagés, regardés avec insistance. Nidal et Wole Soyinka se retrouveront plus tard, en 2009 à Dubaï dans le cadre d'un récital poétique où à la demande de Wole Soyinka que ce soit

Nidal qui lise en arabe et lui, lira en anglais. L'amitié fidèle est toujours la plus forte !

A la faveur d'une nomination à la direction de l'agence AFP de Jordanie, à Amman, pour le journaliste Fouad Naïm, mari de Nidal, tous deux auront l'occasion de découvrir des festivals prestigieux tels que celui de Jerash consacrés à la musique, au théâtre et à la poésie.

Et par voie de conséquence, c'était le lieu de toutes les découvertes du monde arabe en terme d'invités, d'artistes, de publics, de professionnels. Nidal découvre les artistes, l'art, la culture, la diversité, l'effervescence artistique du monde arabe. Une année Fouad a été emprisonné pour un texte dans un journal où il évoquait l'armée de Jordanie. Nidal s'est rendue chez le roi Hussein afin de défendre son mari. Heureusement, Fouad ne resta pas longtemps en prison et tout est rentré dans l'ordre. Début des années 70, le temps est mauvais, la guerre commence à se faire sentir. Le père de Nidal a dit: *«il faut partir»*.

Toutes les milices étaient à couteaux tirés. Nidal et Fouad se marient 1973 et partent aussitôt en Jordanie, en voiture. Ils visiteront leurs familles une fois par mois. Sa sœur Amal et son frère iront à Londres. L'ainé, Ghassan est resté avec les parents, au village.

Nidal restait en contact avec le théâtre en observant ce que faisaient les amis autour d'elle. Ses deux garçons sont nés en Jordanie.

Les années 1972 et 1973 sont consacrées à des créations de différents metteurs en scène, dont celle que signe Fouad Naïm «*El Halaba*», «*Le ring*», sur un texte du poète et dramaturge Paul Chaoul, créée à Chypre, à Nicosie et joué ensuite au Liban. Sur cette pièce en particulier, Nidal s'est exprimée dans la presse en disant:

«Je n'ai pas hésité à risquer ma peau d'artiste parce que ce n'est pas dans ma nature de choisir la facilité. Beaucoup s'attendaient à ce que je leur fasse revivre les heures magiques d'antan d'il y a quinze ans. Ils se sont énormément trompés sur mon compte; c'est au cours des quinze ans à venir que je vais essayer de les bousculer avec cette pièce». (Le magazine du 30 octobre 1990, article Zeina Sawaya).

En effet, sans le savoir ou en le sachant à ce moment là, l'avenir a fait que Nidal a pris la tête d'un théâtre et s'est installée au théâtre al Madina. Un nouveau risque pour elle lorsque l'on sait que les théâtres et les compagnies théâtrales, lorsqu'elles existent sous cette forme, ont une courte durée de vie au Liban et dans le monde arabe.

Le spectacle «*El Halaba*» est une grande prise de risque pour Nidal, marquant son retour à la scène libanaise en 1991. Le texte, basé sur un texte contemporain à message, contre les milices qui ont fait la guerre au Liban, lui donne un rôle où elle prend clairement position face aux dérives. Nidal a changé, son regard, sa réflexion, son travail s'inscrivent dans des créations qui questionnent l'individu, posent des enjeux nouveaux, s'ancrent dans la réalité de son pays et de cette région du monde fortement instable. Pour Nidal, l'art est un espace idéal pour l'engagement de l'artiste qui ne peut rester neutre. Plus précisément, la pièce populaire «*El halaba*» fait partie du théâtre des réalités urgentes, selon sa propre expression, dans le sens où cette pièce est écrite, montée et jouée à un moment particulier au Liban, où elle dit quelque chose d'important et de fort, où elle favorise la prise de conscience et son théâtre devient de plus en plus militant, engagé vers la libération de l'individu qu'il soit artiste ou citoyen. Nidal poursuivra dans cette voie de prise de risque, de vouloir faire bouger les esprits et le public dès son retour au pays. En effet, le théâtre peut être un électrochoc des esprits comme l'a été celui de Brecht, de Ionesco, Beckett, Thomas Ostermeier ou encore Saadallah Wannous.

De plus, la petite famille avait vécu cinq ans à Nicosie, sur l'île de Chypre du fait de la nomination à un poste de journaliste de l'AFP de Fouad Naïm. Elle rentrera ensuite au Liban « *parce que nous voulions que nos enfants connaissent leur culture et étudient la langue arabe* » ajoute Nidal.

La déculturation a forcément des effets pervers en pareille circonstance, a fortiori lorsque les enfants sont jeunes. Défendre sa culture et sa langue est un choix fondamental pour bâtir son identité.

Fouad Naïm est non seulement un journaliste important, exigeant et d'une grande intégrité, il a épousé Nidal comme nous l'avons dit; c'est un homme tout en délicatesse, calme, posé, érudit et raffiné. Il a occupé des postes importants tant en que journaliste, directeur d'agence AFP, que PDG de Télé-Liban, la télévision publique libanaise, qu'à Radio-Orient à Paris. Grand amateur d'art, il s'est lancé dans la peinture, tableaux et objets, a exposé à plusieurs reprises à Beyrouth, à Paris et ailleurs. Au fil du temps, il s'est lancé dans la mise en scène avec des réussites à son actif, *Antigone*, *El Halaba (L'arène)* et *El Bakara (La bobine)* d'après un texte de Thérèse Awad de 1973, ainsi que « *Le roi se meurt* » d'Eugène Ionesco en 2017, sont des pièces qui comptent dans le parcours de Nidal,

de nature à faire bouger les lignes de la pensée arabe, même si elle ne joue pas dans toutes ces pièces de théâtre. Il fallait une certaine dose de courage et de foi pour monter ses pièces à un public non habitué à de tels enjeux transposés dans une pièce telle qu'Antigone par exemple, prend un relief et un sens exacerbé de justice et d'égalité, dans cette région du monde avec la Palestine en contrepoint. Cette alliance artistique marque une période d'engagement à quatre mains, redoublant ainsi l'acuité et la force de la démarche.

Lorsque Nidal parle de son mari elle est très reconnaissante et pleine d'admiration. Lorsque c'est lui qui s'exprime sur son épouse, lui l'homme discret et mesuré, a les mots d'un homme admiratif et plein de respect: «*Après notre première rencontre qui a eu lieu il y a plus de quarante ans, tous les matins elle m'étonne encore et encore*». (Nidal Al Achkar, *Histoires de Nidal, Editons Antoine, 2017, en arabe, p73*). Ce n'est pas une légende. Le bonheur se vit, ne se raconte pas paraît-il. Les couples intelligents, heureux et beaux existent bel et bien par l'art et à la ville.

Cette pratique du théâtre des réalités urgentes, Nidal l'a mise en place sans doute par son père, homme de terrain et de réflexion, qui la pratiquait, à commencer lorsqu'il était à Aix-en-Provence, en lisant le journal il apprend que qu'Anton Saadé était au

Bésil, il décida sur le champ de partir en laissant sa petite famille dans le sud de la France. Il a immédiatement que cet homme était providentiel et qu'il lui correspondait.

Les deux hommes se rencontrent, s'apprécient, commencent à étudier la possibilité d'élargir le jeune parti. Le gouvernement a eu vent que des individus s'organisaient politiquement, fomentaient quelque chose, ils sont jetés en prison.

Comme ils voulaient se mettre d'accord sur une posture commune à adopter, ils ont trouvé un extraordinaire subterfuge pour s'envoyer les informations, étant dans des geôles séparées. Antoun commence alors à se lancer dans une séance de Tajwid, (psalmodie du Coran) envoyant par ce moyen les consignes et termes à employer lors de leur défense. Les gardent pensaient qu'ils priaient et n'y virent rien qui puissent les inquiéter. C'est ainsi qu'ils ont pu sortir rapidement de prison, et se faire expulser du pays. Assad el Achkar décide de se rendre en Afrique, le même scénario se reproduit: expulsion pour les mêmes motifs. De ce fait, personne n'a voulu les prendre à bord de leur bateau pour retourner au Liban. Pour compléter la méthode de pensée et de travail de Nidal, la méthode de Joan Littlewood a renforcé ce caractère urgent et immédiat

du théâtre face à la réalité du quotidien qui s'est accélérée au Liban.

Cette spécificité à être en phase avec la réalité sociale et politique deviendra l'une de ses signatures artistiques. C'est l'immédiateté du théâtre, appliquée au plus près des préoccupations afin de déclencher la catharsis purificatrice et constructive.

A partir de 1975, des années dures et noires comment avec la guerre au Liban, une guerre civile sans commune mesure caractérisée par une triple problématique: celle des relations houleuses avec la Syrie, du conflit israélo-palestinien et des problèmes politiques confessionnels internes, instaurés par le dessein de la France.

L'invasion et l'occupation au Liban en 1982 des troupes israéliennes imposent une nouvelle configuration à la guerre. Dans le même temps, les réfugiés palestiniens répartis sur 15 camps, deviennent l'enjeu du Liban et d'Israël. Des centaines d'entre eux seront tués lors du massacre de Sabra et Chatila. Malgré les accords de Taëf en Arabie saoudite de 1989, loin d'être unanimement acceptés, ils apportent des avancées aux forces religieuses, mais ils sont défavorablement ressentis par les chrétiens. Trois ans seront nécessaires pour que le conflit armé cesse.

Dès 1976, la maison du village de Dik el Mahdé est détruite ainsi que pas moins de 12 autres maisons de la famille Al Achkar ou de ses proches. Les parents ont dû changer trois ou quatre fois de lieu d'habitation durant cette période, tandis que sa sœur et un de ses frères se sont exilés en Angleterre, d'autres également se sont éparpillés une fois de plus, recherchant asile et paix. «*Nous restâmes à Amman Fouad, moi et nos deux jeunes enfants, notre petite famille*» dit Nidal.

Nidal avait tourné à la télévision libanaise avant de quitter son pays. Lorsqu'elle arrive en Jordanie, elle déjà connue et elle rejoindra une fois sur place, les équipes de la télévision jordanienne. Puis celle de Dubaï, d'Irak, de Bagdad à Mossoul le très célèbre feuilleton «*El harb al Bassous*» et «*El Anis oua el Jaliss*», «*Chajarat el dorr*»... Cette histoire du XIII^{ème} siècle est mieux connue des arabisants. Il y est narré l'histoire d'une esclave à la peau claire, à la beauté sans nulle autre pareille, venue probablement de la région du Caucase et qui rendu fou d'amour le sultan El-Salîh. Ce dernier l'épouse et la dote du surnom de Chajarat el Dorr, l'arbre de perles. Dans le livre de l'historienne Azza Heikal, il est dit en évoquant sa beauté que «*...la grâce d'un nez qui évoque la délicieuse confiserie que les Arabes qualifient de*

«*Balah el cham*», *sa bouche est aussi ensorcelante que le sceau de Salomon...*».

S'agissant de El Harb el Bassous, le thème est l'histoire d'une guerre qui éclate au cours de l'époque pré-islamique entre deux tribus arabes, conduisant un frère à tuer le mari de sa sœur, thème qui pourrait avoir eu lieu durant la Grèce mythologique.

L'ensemble représente des centaines d'heures de tournages au Liban et dans le monde abordant les thèmes du théâtre, de la femme, de la politique, du jeu, de la réalisation, de la culture, et les droits de l'homme. C'est durant cette période de sa vie que précisément Nidal s'est forgée une solide réputation de femme artiste libanaise, arabe, au théâtre, à la télévision et au cinéma dans une moindre mesure, au talent et aux compétences avérés dans le sens où elle peut tout jouer. Cela lui servira de passeport pour les succès des années qui sont devant elle.

Pour cela, elle remontera sur les planches afin d'incarner des rôles inoubliables. Sur ce point Nidal ajoute qu'elle a joué dans de nombreux feuilletons télévisés «*pour ne pas perdre la fibre artistique et le feu d'amour pour le théâtre*».

C'est ainsi que l'on arrive naturellement à la

création centrale de sa vie et d'une certaine façon de la vie du théâtre arabe: « *Mille et une histoires du souk Okaz* », « *Alf hikayates ou ouahda fi souk Okaz* ».

Cette création, compagnie et pièce, a été la plus marquante, la plus importante pour Nidal. Elle marque un tournant dans sa carrière qui va la propulser sur le devant de la scène internationale. D'ailleurs dans les diverses interviewes que nous avons visionnées, elle en parle avec une grande fierté. Et il y a de quoi! ce serait si merveilleux si elle pouvait recréer à nouveau aujourd'hui cette utopie !

Nidal avait l'idée de mettre en scène une épopée retraçant l'évolution du monde arabe, de la période pré - islamique à nos jours. Souk Okaz qui existe toujours, est un haut lieu mythique, près de la Mecque où une foire annuelle de sept jours, de résolutions de questions juridiques et de concours de joutes poétiques en Arabie Saoudite attirait beaucoup de monde. Créée vers 585 soit « *quinze ans avant l'année de l'éléphant* » disent les historiens, tous les arabes du Hedjaz, de Syrie, de Bahrein, du désert et du Yémen s'y rendaient. L'événement rayonnait jusqu'en Mésopotamie et en Perse.

Le spectacle est construit sur la structure des 1001 nuits c'est-à-dire avec des histoires à tiroirs et des

héros issus de l'histoire culturelle du monde arabe du X^{ème} siècle et au-delà à Bagdad. A partir du texte du prosateur et philosophe Abu Hayyan al Tawhîdî (930-1023) «*le Kitâb al-Imtâ' wa-l-mua'âsâ* » traduit par «*Le livre des conversations instructives et sociables* », où des conversations de type littéraire et philosophique ont réuni le narrateur et le vizir Ibn Sa'dan. L'ouvrage a souvent pris le titre de «*les Mille-et-Une Nuits philosophiques* ».

Nidal Al Achkar et le comédien marocain Tayeb Seddiki (1939-2016) ont construit et mis en scène une histoire portée par deux figures essentielles, l'une avec l'intellectuel Al Jahîz et l'autre avec le très fûté et populaire Jeha, celui qui surmonte toutes les situations du quotidien.

Ces archétypes représentent les faces savante et populaire de deux archétypes bien connus de tous, enseignés dans les manuels scolaires. Autour d'eux, des figures de femmes connues: Cléopâtre, les poétesses préislamiques Al Khansa et Hind, Chahrazade, Zenobia de Tadmor ou La reine de Palmyre en Syrie.... Côté héros littéraires historiques, apparaîtront le mystique Al Hallaj, Chanfara le poète voleur, Abou Nawas le poète du raffinement, Ibn Zaydoun le poète andalous, Ibn Battuta l'écrivain voyageur, Ras el Ghoul qui fait

peur aux enfants, Sindbad.... tout cela dans une ambiance festive, musicale avec pas moins de six musiciens sur scène, menée tambour battant durant trois heures.

« *Entendre les comédiens chanter dans leur propre langue* » me bouleversera toujours dit Nidal et lui apportera les larmes aux yeux. Le journaliste et écrivain Paul Balta évoque « *une mise en scène éblouissante* » lors de l'ouverture du festival de Jerash en Jordanie en présence du Roi Hussein et de la Reine Nour, dans son article du Monde du 21 juillet 1985 » et de citer Tayeb Seddiki: « *Il n' y a pas une scène qui ne fasse pas allusion à ce que vit le monde arabe contemporain et n'incite le spectateur à réfléchir. La perte de l'Andalousie renvoie à la Palestine, Al Khansa aux mères du Liban Sud, Al Hallaj à ce que vous voudrez imaginer...J'ai montré la déchéance de la ville arabe, la douleur, l'arbitraire, la violence, la misère intellectuelle, par opposition à l'imagination, à la générosité, à la tolérance. J'ai aussi voulu rendre hommage à la femme arabe qui est ingénieuse, drôle, studieuse, imaginative, pour souligner combien, aujourd'hui son énergie est inemployée. Au fond nous avons voulu prouver qu'il existe dans le monde arabe un théâtre de liberté.* »

La poétesse Al Khansa a toujours fasciné Nidal.

Peu de détails subsistent sur sa vie si ce n'est le très précieux ouvrage d'Anissa Boumediene «*Khansâ' moi, poète et femme d'Arabie*» paru en 1987 Sindbad Acte-Sud éditions dont nous avons tiré des éléments biographiques.

C'est la plus grande poétesse arabe à l'aube du VII^{ème} siècle, le poète est alors très important dans cette société tribale du Hedjaz, il a un rôle fort, pour le public, il est doté d'un pouvoir surnaturel, le nafs, le souffle poétique, lui octroyant une longueur d'avance, une vision extra-lucide. Al Khansa fréquentait la foire d'Okaz comme tous les poètes de sa génération. L'un d'entre eux, plus connu et plus exigeant, Al-Nâbigha Al-Dhubyânî assumait le rôle de juge des textes soumis, reconnaissait son talent et la mettait bien au dessus des autres, hommes et femmes. Le Kitab Al Aghani recèle un grand nombre d'anecdotes où les poètes officiels jouent un rôle important auprès du calife.

Al-Khansâ a eu une influence sur de grands poètes tels que Abu Nuwâs et Al-Mutanabbî, deux monuments de la poésie classique arabe; cet aspect lui apporte une consécration historique et pérenne. Ses textes seront mis en musique à la cour omeyyade et abbasside, notamment à celle de Haroun El Rachid. Des guerriers avant de mourir, récitaient des vers d'al Khansa. Elle

s'est mariée sans trouver véritablement le bonheur; les sources sont contradictoires sur le nombre d'enfants qu'elle a eu. Lors du décès de ses frères, Mu'awiyya puis Cakhr, sa tristesse est devenue si légendaire qu'elle est devenue proverbe; dans le millier de vers qu'elle a laissé, ceux dédiés à son frère bien aimé Cakhr, qui incarnait l'idéal chevaleresque arabe, el fourussiyya, qui ajoutée à la sagesse et la parole donnée restent les qualités les plus appréciées; cette dernière étant la vertu fondamentale qui reste présente à travers les siècles et l'espace, du golfe à l'atlantique.

Pour ce faire, Nidal a créé la «*Troupe des comédiens arabes*» soit 25 personnes représentant 13 nationalités arabes, une prouesse jamais vue ni faite avant elle; certains étaient ses amis, les autres le sont devenus dont la marocaine Thouraya Joubran, et l'algérienne Sonia Mekkiou (1953-2018) que Nidal évoque avec tristesse et affection, les irakiens Sami Kaftan et Kacem Mohamed ainsi que d'autres comédiens. Chacun jouait une dizaine de rôles. Le texte a été écrit par le poète et scénariste arabe bien connu, Walid Seyf, la musique est une création du grand oudiste Bachir Mounir, Tayeb Seddiki a pris en charge la mise en scène. Quant à Nidal elle assurait la production et la co - mise en scène de ce spectacle historique. C'était une grande

prise de risque pour Nidal sur plusieurs fronts et en même c'est le projet central de sa vie propre, d'artiste, de comédienne et de metteure en scène.

Evidemment, mettre en place une telle fresque théâtrale et musicale n'est pas sans heurts, aléas et difficultés surtout si ce spectacle doit effectuer une tournée dans le monde avec 25 personnes dont 13 représentants de pays différents. Créée à Carthage pour le festival en 1984, la création débutera sa tournée au Maroc du Nord au Sud, à Bagdad pour se terminer à Londres, dans la salle du fameux Royal Albert Hall qui réunira plus de 5000 spectateurs en 1985.

A Carthage, les comédiens irakiens qui jouaient les deux rôles les plus importants du spectacle dont celui d'Al Jahiz n'ont pas obtenu leurs visas. En Irak c'était la guerre avec l'Iran.

Tout est bloqué, personne ne bouge ni ne sort du pays. Nidal réunit la troupe et donne la consigne de ne rien ébruiter à la presse, au public. Les rôles ont été répartis sur les autres comédiens qui jouaient déjà tous plusieurs rôles. Une répétition générale dans la nouvelle configuration a eu lieu avant la représentation et tout avait l'air clair et acquis. Nidal leur a dit de lire les textes nouveaux avec les feuillets à la main.

Sauf que pendant la représentation, les choses ne se sont pas passées aussi simplement que prévu. Les comédiens se sont embrouillés dans les rôles et les feuillets, tant et si bien qu'ils disaient à haute et intelligible voix sur scène:

«Et maintenant c'est quelle scène Nidal?» elle qui était en train de se changer pour l'un de ses différents nombreux rôles, c'était précisément celui de la poétesse Al Khansa, célèbre pour les thrènes dédiés à son frère, Nidal répond, à haute et intelligible voix sur scène: *«c'est telle scène!»*.

Ce qui a donné un grand happening, une mise en abîme de la pièce dans la pièce, le public n'y ayant vu que du feu, pensait que cela faisait partie du jeu préalable, a beaucoup apprécié cette manière nouvelle de jouer du théâtre et riait, applaudissait à tout rompre.

Lors d'une autre scène et toujours à Carthage, la scène de Chahrazade et le roi Charyiar: il y a un âne prévu sur scène mais il ne veut pas avancer.... nous ne pouvions pas jouer la scène.... nous attendions que l'âne tunisien veuille avancer.... en coulisses les comédiens pleuraient de rire, le public aussi, lorsque tout à coup il se mit à trotter. Plus tard, Nidal interroge plus tard Tayeb Seddiki et lui demande quelle solution il a trouvé; et celui-ci de dire: *«je l'ai mordu!»*

La troupe a joué pendant deux mois entre Bagdad et Mossoul remportant un beau succès, une grande réussite pour un spectacle hors norme. Et c'est une excellente opportunité que de jouer dans le berceau de la culture patrimoniale arabe.

Le cap a été mis ensuite pour une tournée au Maroc, du nord au sud. Dès l'aéroport de Casablanca, les problèmes ont commencé: les décors étaient coincés à la douane. Nidal contacte alors un des responsables du festival afin de solutionner, d'autre part, sans comprendre pourquoi, tous les costumes étaient mouillés, trempés, importables en l'état. Elle se rend à l'entrepôt où sont entreposés les costumes et elle a pu voir de ses yeux l'étendue des dégâts.

La représentation était pour le lendemain, il n'y avait pas assez de temps pour gérer professionnellement ce problème. Une fois de plus, l'ingéniosité de Nidal a fait des miracles.

Elle décide d'étendre les costumes sur un fil déjà posé sur la scène, comme s'ils faisaient partie intégrante de la scénographie. Cela a donné un effet naturaliste des plus efficaces.

Un jour Tayeb Seddiki, tout émoustillé, vint voir Nidal en lui disant: *« il y a une bonne manière d'avoir de l'argent, c'est de jouer dans le théâtre privé du palais du roi. D'ailleurs le roi veut te voir »*.

La réponse ne tarda pas: *«Mais tu sais très bien que c'est impossible, il n'est pas question pour moi d'accepter. Dis-lui que je ne veux pas»*. *«C'est impossible de refuser quoi que ce soit au roi »* répondit-il. Comme il n'y avait aucune solution en vue, Nidal dit aux comédiens de rentrer chez eux *«nous sommes dans une impasse, c'est terminé, le spectacle s'arrête ici »*.

Il faut le dire et le redire, le théâtre dans les pays arabes ne connaît pas de système de subvention et d'intermittence, uniquement le mécénat et encore pas partout. Même le système D qui peut durer un laps de temps seulement, ne suffit pas à faire vivre une production. Pour se faire connaître comme comédien, metteur en scène professionnel, il faut créer, pour créer il faut jouer, pour jouer il faut de l'argent, un lieu, une équipe, de la communication... on tourne en rond parce que on ne résout pas la question vitale de doter un artiste, une compagnie, un théâtre d'une subvention pour pouvoir produire, créer, tourner. C'est donc assez naturel que les troupes théâtrales ne se précipitent pas pour se constituer et créer. Totalement abattue, la troupe et surtout pour Nidal, le rêve est anéanti, tous ses efforts, son travail de plusieurs mois, une logistique énorme, la vingtaine de rôles qu'elle joue, le moral de la troupe qu'il faut gérer, l'égo de Tayeb Seddiki qui lâchera Nidal et la troupe sans état d'âme, au motif qu'il doit retrouver le roi pour la manifestation annuelle du

Jour du Trône, «*Youm el Joulouss*». Le problème est qu'il emmène six comédiens marocains-musiciens avec lui: cela sonnera l'arrêt de la tournée en Irak.

C'est alors que la bonne étoile de Nidal brille de son éclat et la guide vers Londres pour y donner une représentation. Pour le gîte, Nidal se souvient que son père possédait un hôtel là-bas et que cela permettra de régler cette question.

C'est ainsi qu'une représentation grandiose a eu lieu dans la salle du Royal Albert Hall où plus de 5000 spectateurs arabes se sont donnés rendez-vous pour votre ce spectacle «*Les mille et une histoires du souk Okaz* » une dernière fois, en 1985. D'ailleurs ce sera la dernière fois que ce lieu mythique recevra du théâtre, il se consacre depuis lors à la programmation de la musique.



Après cette période, Nidal se lancera dans l'organisation de festivités de 1996 à 2010; elle se consacrera à une nouvelle mission artistique: la direction de festivals de Beyrouth, au Caire à Damas. Dès l'année 1996, elle organisera le premier festival en centre ville de la grande artiste Fairouz réunissant 60.000 spectateurs. Suivront un grand nombre de récitals poétiques et musicaux qui la conduiront dans les pays du monde arabe, à Paris avec le Centre Wallonie-Bruxelles. Je ne sais plus comment j'ai assisté à ce récital grandiose, je m'en souviens comme si c'était hier: des textes sublimes, la voix inoubliable de Jahida Wehbé, les musiques des musiciens, la présence rassurante et émouvante de Nidal Al Achkar disant les textes, orchestrant la partie. J'ai gardé le programme et j'ai tenté de retrouver tous les textes afin de les lire à mon tour.

Aux USA à New-York, à l'université d'Harvard, elle était seule, accompagnée au oud par le célèbre Simon Chahine. Des textes tirés de la mystique soufie et des textes des grands poètes arabes étaient au programme. Pour la capitale syrienne, elle aura à organiser des festivités poétiques pour «*Damas capitale culturelle en 2009*», en collaboration avec Issa Makhlouf. A cet égard, Ziad Rahbani a été invité pour cet événement, un CD a été enregistré en public où il exprime tous ses

remerciements au public syrien totalement subjugué, qui connaissait tout son répertoire. C'est très émouvant aujourd'hui de l'entendre dire à la fin du concert que «*Oui, Damas est une capitale culturelle et aussi une capitale humaniste*».

Nidal évoque souvent «*le puits, el bi'r*», de ses émotions et expériences comme siège de sa créativité. Elle deviendra au fil des années une personnalité non seulement connue, reconnue et appréciée mais également elle deviendra une femme comblée par l'amitié de jordaniens, palestiniens, algériens, irakiens, syriens et libanais, tunisiens, marocains ainsi que tous ceux avec qui elle a partagé trois années d'études à Londres. Jusqu'à aujourd'hui, elle a gardé des liens avec ses amis canadiens, français, américains, anglais. Lorsqu'elle se rend à Londres, elle les contacte et les retrouve. «*Le monde entier est devenu mon village*» dit-elle en souriant, parce qu'en effet, le théâtre, la poésie, l'art rapprochent et scellent des amitiés à tout jamais. Elle a même rencontré à Londres il n'y a pas si longtemps, un monsieur âgé, ancien directeur de la RADA, au moment où se jouait «*Miss Littlewood*» à Stratford-upon-Avon, une production de la prestigieuse Royal Shakespeare Company. Il reconnaît Nidal, interpelle le metteur en scène, comédiens et musiciens pour faire connaissance avec elle. Tous passent alors un bon

moment d'évocation des années Joan Littlewood. A chaque fois qu'elle le peut, elle revoit les uns ou les autres, ce sont de chaleureuses retrouvailles et des moments inoubliables. Nidal a le sens de l'amitié fidèle, de celle qui croît, de celle qui dure et embellit la vie.

De la même façon, Joan Littlewood rendait visite à Nidal, suivait son travail artistique autant que faire se peut. Elle est venue pour la première création de Nidal, à Beyrouth «*Le Revizor*» de Gogol, puis elle est revenue pour «*Mille et une histoires du Souk Okaz* » à Amman. Les deux femmes s'étaient retrouvées plusieurs fois au festival international de Hammamet en Tunisie avec deux créations à l'affiche comme nous l'avons vu. Jusqu'à présent Nidal voue une admiration intacte et une grande amitié à Joan Littlewood.

Les quinze années qui suivront, de 1997 à 2012 seront tournées vers l'extérieur du Liban avec des créations programmées à l'affiche des théâtres en France.

A commencer par «*Rituels pour une métamorphose*» du dramaturge syrien Saadallah Wannous. Pas moins de quinze comédiens se partagent les 22 rôles de cette création historique dans le parcours de Nidal Al Achkar. Créée à Beyrouth en 1996 dans son théâtre al Madina, elle est saluée par la presse dont le texte

d'Edgar Davidian dans le quotidien l'Orient-Le Jour du 16 novembre 1996: «(...) voilà du beau théâtre, pur diamant qu'on n'est pas près d'oublier ».

L'histoire se passe à Damas en 1850, sous suzeraineté ottomane, commence par un adultère à la cour du prévôt de notables et vient souffler un vent de révolte dans le tissu social déclenchant ses vengeances, manipulations, négociations, coups bas, rebondissements, brillamment rendus par le travail extraordinaire de Nidal al Achkar qui a utilisé l'élément du moucharabieh pour monter et cacher et a décomposé plusieurs scènes se déroulant en simultané sur le plateau. Ce qui donne un rendu dynamique, instantané, fluide, sans temps mort ni silences, avec chants et danses à la manière d'un travail cinématographique.

Le spectacle a été programmé à l'Institut du monde Arabe à Paris en octobre 1997. C'est un spectacle que l'on oublie pas avec son double côté épique et contemporain et la présence sublime, solaire de la comédienne Julia Kassar.

Un échange de courrier entre l'auteur et la metteuse en scène donne la tonalité de leur amitié et la manière dont le travail de mise en scène a été fait.

«(...) A la lecture de ta pièce, j'ai trouvé que chaque personnage avait son propre langage. Ta pièce

de théâtre mon ami, tourne autour du corps, ses frustrations, ses secrets, ses mystères.

C'est aussi le corps libéré après un long refoulement, le corps qui explose et se libère de ses chaînes et du poids des traditions; le corps est précisément le point de départ et de retour dans mon théâtre ».(...) Je ne te cacherais pas que ton magnifique texte à l'ambiance shakespearienne peut être présenté de diverses façons (...) J'ai trouvé que sa structure imbriquée, ressemblait à l'architecture arabe, c'est pourquoi je me suis appuyée sur le moucharabieh »(...).

Quant à lui, il répondra sous forme de lettre au public de la façon suivante:

« Je crois que Nidal Ashqar, par sa délicatesse et la cohésion de sa troupe, saura mettre en évidence la matière et la structure cachée de ce travail. Elle saura créer à partir de ces mots et de ces personnages, un spectacle qui permettra au spectateur de partager avec nous le plaisir de la connaissance et de la liberté ».

(Extraits du dossier de presse réalisé lors des représentations à l'Institut du monde arabe à Paris).

Nidal al Achkar, explorera à nouveau l'univers du dramaturge Sadallah Wannous, avec la mise en scène à Beyrouth dans son théâtre du texte *«Miniatures historiques»*.

A partir de « *Mille et une histoires au Souk Okaz* », Nidal avait opéré un tournant important dans sa carrière. Non seulement elle s'était affirmée en tant que comédienne arabe après s'être distinguée dans les feuilletons historiques télévisés, mais autant elle a joué de multiples rôles de femmes, de reines, de poétesses sur scène, autant elle en avait incarné à la télévision arabe. De ce fait, elle avait acquis des convictions artistiques et éthiques sur la suite de son parcours. De plus, le succès avec ce spectacle, malgré les difficultés rencontrées, lui a permis de penser à des spectacles théâtraux engagés et forts, en phase avec l'actualité du monde arabe, où elle met en place le théâtre de l'urgence.

Les récentes années (2009-2019)

En 2009, le spectacle « *Longue était la nuit devant les portes de l'Ambassade* » conçu, réalisé par Nidal Al Achkar, co-écrit avec le poète Issa Makhlof, a permis de rendre compte de l'immigration des jeunes libanais, filles et garçons déçus et sans espoir malgré des études supérieures et un bagage intellectuel et culturel.

Nidal souligne avoir ouvert cette saison-là, qui coïncide avec les 15 ans de son théâtre Al-Madina de Beyrouth, avec une œuvre « *étroitement liée à notre quotidien* » et qui correspond, une fois de plus, au

théâtre de l'urgence. Dans le dossier de presse, Nidal Al Achkar précise que *«l'idée lui a été inspirée par l'émigration de ses deux fils, Omar et Khaled et leurs plus proches amis, lorsque soudainement la maison est devenue vide»*. Nous avons écrit une pièce musicale pour alléger son côté larmoyant ». Comme à son habitude, héritière du théâtre workshop de Joan Littlewood, elle a eu recours à trois genres musicaux: *«le rap, qui exprime la rage des jeunes, des chansons socio-politiques et de vieilles ballades de la mémoire collective »*.

Les rôles sont tenus par dix jeunes hommes et quatre jeunes filles, tous des amateurs, à l'exception de l'actrice Nada Abou Farhat, qui aura le rôle principal plus tard dans *«Qu'elle aille au diable Meryl Streep »*.

«Le sujet est tragique, mais le tourner en dérision nous a aidés à saisir un charbon ardent», ajoute Issa Makhoul.

«Nous qui partons vers des pays lointains, nous les délaissés aux portes des ambassades, l'humiliation nous emmène et nous ramène », dit une des chansons composée par le libanais et ami fidèle de Nidal, Khaled Abdallah. Et aussi dans une autre chanson:

«Ce pays, je n'en connais pas le secret.

Tu pries pour lui et tu le damnes, tu l'insultes et tu lui chantes, tu implores Dieu de t'en sauver mais tu ne peux t'en passer ».

Ce spectacle a été joué en France, dans le cadre du Festival Les Suds, à Arles, puis à Beyrouth, au théâtre al Madina.

En 2012, elle est de nouveau accueillie à Paris, au théâtre du Rond-Point des Champs-Élysées, que dirige Jean-Michel Ribes. Elle met en scène le spectacle tiré du roman «*Qu'elle aille au diable Meryl Streep!*» de l'auteur Rachid Daïf également professeur de littérature arabe à l'université libano-américaine de Beyrouth. Les rôles sont tenus par Nada Abou Farhat et Nagy Souraty par ailleurs dramaturge et conseiller artistique auprès de Nidal au théâtre al Madina. Leurs différences sont annoncées dès le début, lors de leur première rencontre au café «*elle commande une bière et lui un coca*». Le thème principal est un thème tabou et crucial dans le monde méditerranéen au siècle dernier, toujours vivace dans tout le monde arabe: la virginité des filles au moment du mariage. En parallèle, l'auteur évoque également la sexualité des hommes arabes compte tenu de l'interdit qui pèse sur les filles.

En 2013, Nidal décide de remonter sur scène sur une pièce forte après vingt ans d'absence. Elle a mis en scène, elle a dit de la poésie un peu partout dans le monde mais elle n'avait pas pris le risque de revenir sur la scène. De ce fait, il lui fallait non seulement un

rôle fort mais aussi un propos fort, un thème qui bouscule, qui questionne, qui dérange. Après une recherche soutenue avec son comité artistique, le constat qu'il n'y a pas assez de dramaturges arabes (constat partagé en France depuis des années) une idée été trouvée. D'après « *Mère Courage et ses enfants* » de Brecht, écrite en 1938, le dramaturge et metteur en scène Nagy Souraty a construit un personnage rêvé pour Nidal où elle chante, danse et joue sa partition théâtrale. « El wewiyeh » ou « *Le chacal* » en français, narre l'histoire d'une femme dans un contexte de guerre sans préciser laquelle, une mère marchande occasionnelle de bric et de broc, n'existe que par la guerre, tente de survivre avec ses trois fils: Damas est aveugle, il a une vision intérieure à la manière des mystiques, Bagdad et Jérusalem sont muets, ils jouent de la musique, l'ensemble donne le ton du rêve d'une nation arabe déchue et déçue par des guerres meurtrières fratricides. Le Liban est présent avec le rôle principal tenu par une femme, une mère, une comédienne libanaise, Nidal al Achkar. Ce spectacle est une réflexion sur l'histoire de cette région du monde, une partie du croissant fertile et pose la question:

Le spectacle est une réussite et un succès à Beyrouth, à telle enseigne qu'il tournera à Abu Dhabi et Dubaï, puis en Egypte, au Koweït et au Qatar, tournée qui

témoigne d'une ouverture d'esprit, incontestablement.

En effet, c'est la première fois qu'une telle tournée dans les pays du golfe a lieu, d'autant plus avec une pièce difficile à forte charge symbolique. Ceci traduit une grande ouverture d'esprit qui souffle dans cette région du monde. Voici Nidal connue, reconnue dans le monde entier.

Faut-il le rappeler, elle est la seule femme comédienne, metteuse en scène et qui plus est arabe dans le monde à faire et réussir ce qu'elle fait. Comme elle l'avait senti très tôt, elle est faite pour l'univers du théâtre, il a des choses à lui dire et elle a des choses à construire avec lui. Elle fait partie des créateurs et créatrices qui transforment en or tout ce qu'ils et elles touchent.



© Nidal al Achkar

Est-elle pour autant arrivée au terme de son voyage théâtral? A-t-elle tout dit comme l'affirment certains créateurs comme excuse pour justifier le tarissement de leur art et cesser de créer ? Pas du tout, c'est un voyage qui ne s'arrête pas, qui ne finit pas. Arrête-t-on de façonner sa vie? Arrête-on d'apprendre et de partager? Comment fait-on pour durer dans ce métier? Il y a des raisons qui échappent à l'analyse et d'autres qui sont tangibles. Ce qui revient à demander pourquoi un spectacle trouve son public, réussit et d'autres ne réussissent pas malgré leurs qualités évidentes. Durer dans le métier du spectacle vivant tient de la gageure qui donne au talent, au professionnalisme, à la rectitude d'esprit et à l'amour du théâtre, une ouverture de porte des mécènes, des sponsors, de la confiance, du respect, de l'engagement où chacune des parties se doit une promesse réciproque.

Lors des festivités des 20 premières années du théâtre al Madina, Nidal Al Achkar s'est exprimée en remerciant les présents, artistes, donateurs, amis, public:

«Que de rêves devenus réalités ! Je serais avec vous pour les 20 années à venir ».

Du 14 au 26 octobre 2016, chaque soir au théâtre al Madina pendant deux semaines, 2 performances de

30 minutes et d'une heure soit un total de 25 performances signées de Fouad Naïm, Roger Assaf, Khaled Abdallah, Lina Abyad, Rabih Mroué, Issam Bou Khaled, Jacques Maroun, Jahida Wehbé, Nada Kano, Karim Dakroub....c'est-à-dire tout ce que Beyrouth, le Liban et au-delà comptent d'artistes, de créateurs, d'intellectuels, de la communauté du spectacle et des idées.

Cet événement-anniversaire témoigne de la force de Nidal à emmagasiner en elle et autour d'elle tout ce qu'elle a semé dans son parcours, dans ses recherches et créations, dans ses rencontres et sa grande fidélité, qu'elle fait fructifier sur le terreau de l'amitié et du partage. Année après année le cercle s'élargit pour laisser place à la danseuse, chanteuse, conteuse, comédienne qu'elle est devenue, depuis ce jour de fête au village, avec son père.

Pour la saison 2018-2019, Nidal a beaucoup de projets comme tout créateur qui se respecte. Elle en a sélectionné deux qui lui tiennent à cœur et sur lesquels elle travaillait d'arrache-pied depuis des semaines. Et pour cause, le premier projet est un festival euro-libanais, qui pendant un mois en octobre recevra des compagnies théâtrales européennes et libanaises, ainsi que des professionnels français qui participeront à des tables rondes et assureront des master-class.

C'est une excellente idée dans la mesure où elle est à un point dans son parcours qui privilégie les apports extérieurs, les échanges d'expériences, les rencontres internationales. De plus ce sera une grande première au Liban qui apportera une dynamique, une émulation, souhaitons-le, à Beyrouth.

Le second projet est tout aussi intéressant sinon davantage. C'est le projet de l'affirmation de soi, de la réalisation de l'identité artistique, ontologique et géographique. Il s'agit de présenter sur scène «*Mesh min zamen, Not long ago, Il n'y a pas si longtemps*». Qu'y a-t-il de mieux qu'un long discours, qu'un texte devenu spectacle pour la résumer, mettre en appétit celui ou celle qui voudrait la connaître? C'est la force du théâtre. Ce spectacle la traduit telle qu'elle est: vivante, présente, enjouée, féminine, grave, mutine, juste, lyrique par les chansons et poèmes et les musiciens qui l'accompagnent. Alors, Nidal n'a plus d'âge, elle est jeune, petite fille, femme, comédienne qui se questionne, qui sourit, illuminant son visage et ses gestes, elle est elle-même. Elle émeut et nous interroge. S'il y a un message dans ce spectacle c'est celui de la réalisation personnelle de tout un chacun, qui conduit à donner du bonheur autour de soi, en laissant une trace ineffable.

Avec elle sur scène, l'excellentissime joueur de

oud, Khaled Abdallah, chanteur à la voix chaude, au souffle long, l'ami de la première heure, l'ami de toujours à la présence calme et sûre, au rire large et franc. Le professionnel complémentaire et inventif accompagne Nidal à chacune de ses représentations et récitals poétiques.

Arrivée à ce stade, je m'interroge sur le parcours de la grande dame: Nidal a fait des choix qui ont été les bons, les plus forts et les plus déterminants pour sa vie de femme, de citoyenne, d'épouse, de mère, de comédienne, de directrice de théâtre et de metteuse en scène, de pédagogue, de choix d'école de formation à Londres avec l'exceptionnelle Joan Littlewood, de lectrice de poésies à travers le monde.

Je m'interroge alors sur le lien à travers les siècles qui va d'Al Khansa à Nidal Al Achkar et toutes les femmes arabes qui se sont approchées au plus près de «*la brûlure du soleil*» selon le poète René Char en parlant de la poésie, qu'est la création, la représentation de soi pour les autres, le travail de création long et lent, solitaire, âpre, exigeant, le message que l'on fait passer par l'art. Il y a un lien, celui du fil de soie si ténu si indispensable si vital; il existe bel et bien pour qui veut le voir.

Nidal Al-achkar a développé un art, une présence, une parole, à commencer par la sienne doublée de

celles qui l'ont formée, celle de sa mère et de sa grand-mère, puis elle est devenue la parole des femmes libanaises et celle des femmes arabes; elle a donné corps et parole et vie à la poétesse Al khansa, a brisé les distances temporelles, lui donnant une force et une jeunesse au commencement de ce monde d'avant l'islam.

Sur Al Khansa, peu de choses nous sont arrivées, comme elle n'a pas écrit de Mu'allaqat, Les suspendues, elle ne figure pas sur cette recension, quel dommage, mais heureusement Nidal est là pour la vivifier et nous l'apporter dans nos cœurs, endroit plus sûr que les écrits. Pour une Al Khansa qui a pu émerger dans l'espace masculin, c'est quasiment un pléonasme de l'époque, combien d'inconnues qui n'ont pas eu sa chance?

Avec le théâtre, la poésie, le chant, l'attitude de curiosité face à la vie et les êtres, éléments nécessaires à la vie, Nidal Al Achkar a l'univers devant elle, peuplé d'œuvres et de mondes à venir qu'elle a suscités.

A toutes et tous, l'héritage grandiose, la voie intense, pionnière qui vivifie créativité et créations, magnifie la vie.

Comme il a été développé, Nidal Al Askar démontre combien le théâtre arabe existe bel et bien, magistralement

bien et au-delà de sa sphère géographique. Il n'a guère besoin d'une révolution pour que le monde le regarde et le considère. C'est au reste du monde de le découvrir, de l'apprécier et de cesser de le comparer et de l'ignorer.

Chapitre IV

Parcours artistique détaillé

1965: Première participation professionnelle au festival international de Hammamet; elle rencontre d'éminentes personnalités par l'intermédiaire de la metteuse en scène Joan Littlewood qui était connue par son savoir, sa méthode théâtrale et sa prise en compte des droits humains.

Elle joue dans «Pepito», mise en scène de Joan Littlewood, avec un grand nombre de comédiens de Hammamet en Tunisie.

1965-1967: Elle joue dans un certain nombre de pièces de théâtre:

- «El sarrir el rouba'i», Le lit carré, mise en scène Chakib Houry.
- «Romulus le Grand», de Frederich Dürrenmatt, mise en scène Raymond Jbara.
- «El Anissa Jouli», «Mademoiselle Julie» de Strindberg, mise en scène Roger Assaf et Nidal Al Achkar, adaptation Ounsi El Hajj.

- «‘Atalet Filibine », mise en scène Roger assaf, en langue française, texte de Gabriel Boustani.
 - «Tab’a khassa», mise en scène collective, en trois langues, arabe, français et anglais;
- 1967:** « El moufatch el ‘am », Nidal Al Achkar et la troupe.
- 1968:** «Majdalùn 1», mise en scène Nidal Al Achkar et Roger Assaf, texte d’Henri Hamati.
- 1968:** «Le Revizor» de Gogol, mise en scène Roger Assaf.
- 1969:** «Carte blanche», mise en scène Nidal Al Achkar et Roger Assaf, Issa Makhlouf, ‘Issam Mahfoud.
- 1970:** «Majdalùn 2», mise en scène Nidal Al Achkar et Roger Assaf.
- 1971:** «Idrab al haramiyya», mise en scène de Nidal Al Achkar et Roger Assaf, texte d’Ossama El ‘Arif.
- 1971:** «El mala’i ka al katila», mise en scène de Joan Littlewood, créée au Théâtre de Chaillot Paris.
- 1972:** « Morjane Yakout oua el toufaha », mise en scène de Nidal Al Achkar et Roger Assaf, d’après le texte d’Ossama Talal Haïdar.

- 1972:** «Izar», mise en scène Nidal Al Achkar et Roger Assaf, d'après le texte d'Aristophane.
- 1972:** «Al Bakara», La bobine, mise en scène Fouad Naïm avec Nidal Al Achkar et Joseph Saoud.
- 1972:** «Al Moutamarida» d'après «Antigone» mise en scène Fouad Naïm, jeu Nidal Al Achkar et sa troupe. Cette pièce est très importante. Il s'agit d'Antigone, femme arabe, qui a deux frères, l'un est militaire, il a eu droit à des funérailles grandioses lors de son décès, l'autre est palestinien, il a été jeté dans une fosse. Le public parle encore de la force de cette création.

Une interruption assez longue est dûe à la guerre; Nidal Al Achkar est sollicitée par la télévision libanaise, jordanienne, de Dubaï - à partir de textes d'auteurs remarquables - pour la réalisation de feuillets arabes lui donnant ainsi une reconnaissance des plus importantes. De 1965 à 2001, citons: 1965 - Markab el hajim Elias Mata, 1972 Nisa' 'achika de Samir Nasri, 1972 El Khayana Film, Samir Nasri, 1973 Timara, 1975 El 'adalatan Henri Barakat d'après le livre de Talal Haidar, 1980 Chajarat el dorr, 1981 El Mou'tamad min 'ibar, 1981 El 'aouda ila el qods, 1984 Harb el bassous, 1985

El Aniss oau el jaliss, 2001 Ramad oua melh, ce qui correspond à plus d'une centaines d'heures de feuillets diffusés plusieurs fois.

1973: «Abou 'Ala El Ismarani» mise en scène de B.Fazalayani, jeu Nidal Al Achkar et Antoine Carbage.

1985: tournée de « Alf hikayates oua hikaya fi souk Okaz » au Maroc du Nord au Sud et clôture à Londres au Royal Albert Hall.

Pendant une dizaine d'années, Nidal Al Achkar a tourné des feuillets pour les télévisions arabes.

1996: Directrice générale de festivals du Liban: Premier festival dédié à Fairouz en centre ville de Beyrouth.

1998: Festival El Majba Lattaquié - Syrie « Rituel pour une métamorphose » mise en scène Nidal Al Achkar, texte de Saadallah Wannous.

1998: Festival de théâtre expérimental au Caire où elle a présenté la création « Rituel pour une métamorphose » mise en scène Nidal Al Achkar, texte de Saadallah Wannous.

2000: Festival Baalbeck avec Fadia Thanb, Zad Moutlaqa, mise en scène Nidal al Achkar.

- 2002:** Festival Baalbeck spectacle avec un groupe d'artistes réalisation et mise en scène Nidal Al Achkar.
- 2009:** Participation aux festivités de Damas, capitale culturelle arabe, voix poétiques et musicales mises en scène Nidal Al Achkar, réalisation Issa Makhlouf et Nidal Achkar.
- 1986 à 2010:** Lectures poétiques au Liban et dans le monde arabe, Jordanie, Usa, Chypre, dont:
- 1986:** Festival du livre du Caire, puis en **1987** Londres, Paris, Université de Columbia (USA), Ottawa, Bagdad, Beyrouth, Damas, Amman, Tunis, Alger, Maroc, Yémen ...
- 2001:** Festival de Marrakech, lectures poétiques suite à la pièce «Bil mo'tamed 'ebâd » il lui a été demandé de lire des textes de la poétesse arabo-andalouse du XII^{ème} siècle, 'I'timad Al Rumakiyya.
- 2006:** Lectures poétiques arabe /allemand avec Gunter Grass, Prix Nobel de littérature en 1998 au Yémen.
- 1991:** «El halaba», mise en scène Fouad Naïm, texte de Paul Chaoul, jeu Nidal Al Achkar, Rafik Ali kadmat à Nicosie Chypre et à Beyrouth.

- 1996:** «Rituel pour une métamorphose » de Saadallah Wannous, mise en scène Nidal al Achkar, théâtre al Madina, puis tournée en France.
- 1990-2000:** Tournée à Amman, Tunis, pour la pièce «3 Nisswan tawila», texte de Edouardo Albee, mise en scène Nidal Al Achkar, reprise au théâtre Al Madina, Beyrouth.
- 1999-2000:** «Thalatha nisswann tawila» d'après le texte d'Edward Albee, mise en scène Nidal al Achkar.
- 2000-2001:** «Miniatures historiques» de Saadallah Wannous, mise en scène Nidal al Achkar, théâtre al Madina.
- 2001:** Grand récital poétique «Des mots amoureux des sons» avec chansons et poèmes du patrimoine du Liban et du monde arabe, mise en scène Nidal al Achkar, avec Nidal al Achkar, chanteurs dont Jahida Wehbé, des musiciens dont Khaled Abdallah, théâtre al Madina puis tournée dans le monde arabe et à Paris au Centre Wallonie-Bruxelles.
- 2006:** «Qu'elle aille au diable Meryl Streep!», mise en scène Nidal Al Achkar, texte Rachid Daif, présentée au théâtre du Rond-Point des

Champs-Élysées à Paris, en langue française puis au Théâtre al Madina de Beyrouth.

2009: «Devant les portes de l'ambassade, la nuit était longue» sur une idée de Nidal Al Achkar, texte de Issam Makhlouf et Nidal Al Achkar, mise en scène Nidal Al Achkar, Théâtre al Madina.

2013-2014: «El wewiyeh» d'après «Mère courage et ses enfants » de B.Brecht, mise en scène Nagy Souraty théâtre al Madina, tournée dans les pays du Golfe Arabe.

1994-2015: Festivités pour le 20^{ème} anniversaire du théâtre al Madina, pendant deux semaines d'octobre, avec un bon nombre d'artistes et de comédiens et de comédiennes invités, des performances, des étapes de travail, work in progress, des extraits de pièces, etc ...

- Les festivals

1964: Festival de Hammamet-Tunisie: rencontre de grands professionnels du théâtre lors de la rencontre avec Joan Littlewood.

1965: Festival de Hammamet, avec la pièce «Pepito», mise en scène Joan Littlewood.

1966: Festival Baalbeck, création «Hamlet» de Shakespeare, mise en scène Mounir Abou Debs, rôle d'Ophélie tenu par Nidal Al Achkar.

- 1967:** Festival Baalbeck, «El kalaa», mise en scène Romeo Lahoud avec Sabah.
Création de la troupe à Ammam «Les comédiens arabes » issus de 13 pays arabes.
- 1984:** Festival Jerash-Jordanie, création «Alf hikayates oua hikaya fi souk Okaz», mise en scène Tayeb Seddiki et Nidal Al Achkar, texte de Walid Seyf, musique Mounir Bachir, sur une idée de Nidal Al Achkar, avec une troupe de comédiens arabes dont Nidal Al Achkar.
- 1984:** Festival Carthage «Alf hikayates oua hikaya fi souk Okaz ».
- 1985:** Festival Bagdad «Alf hikayates oua hikaya fi souk Okaz », tournée à Bagdad et Mossoul pendant deux mois.
- 2009:** Festival national Dubaï, lectures poétiques arabe / anglais avec Nidal Al Achkar et Wole Soyinka Prix Nobel de Littérature en 1986.
- 2009:** Festival Naples - Italie, « Devant les portes de l'ambassade, la nuit était longue » puis Arles /France, puis au festival du Printemps de Bahrein et enfin Damas, sur une idée de Nidal Al Achkar, texte de Issam Makhoulf et Nidal Al Achkar, mise en scène Nidal Al Achkar.

Créations récentes:

- Premier Festival annuel Euro-libanais octobre 2018, pluridisciplinaire
- «Cha'reh el Hamra», créations multiples dans la rue et au théâtre, rentrée 2018
- «Mesh min zamen», solo de et avec Nidal al Achkar avec 4 musiciens.

Prix, médailles et honneurs

1994: Festival du Caire pour le parcours à caractère théâtral patrimonial de Ndal Al Achkar.

1995: Festival Carthage, Grande médaille culturelle remise par le Président de la République Tunisienne.

1997: Médaille Nationale de Chevalier des Arts et Lettres du Ministère de la culture remise par l'ambassadeur de France au Liban, Monsieur Jean Biar au théâtre Al Madina Beyrouth.

1999: Festival du Caire, lors du 11 ème Festival expérimental.

1999: Damas, honorée pour son parcours et son travail.

2011: Honorée pour son travail artistique au centre culturel d'Antélias, Beyrouth.

2012: Prix du théâtre et du cinéma, Murex d'OR pour l'ensemble de sa carrière, Byblos, Liban.

Engagements

- Membre du Conseil de sécurité auprès de l'organisation d'aide à la sécurité de l'enfance arabe, sous l'égide de l'Emir Talal Abdel Aziz, 1987
- Directrice Générale et Consultante pour les festivals à Beyrouth 1994.
- Présidente de l'association Renaissance des femmes 1998-2006.
- Membre honoraire auprès de l'association du Centre Khalil Sakakini pour la Culture en Palestine 1999.
- Membre de la commission auprès du Conseil des femmes libanaises, 1999.
- Fondatrice et Présidente du conseil d'Administration du Théâtre Al Madina, 1994-2004
- Fondatrice et Présidente de l'association du Théâtre Al Madina pour la Culture et les Arts, depuis 2006.

Chapitre V

Ce que dit Nidal Al Achkar

« J'aimerais que cette pièce soit pour un adolescent l'équivalent de pages du livre des Chansons d'Abou Firas El Asfahani, qui comporte 20 volumes, retraçant les chants et poésies composés par les poètes et les chanteurs » dit Nidal en évoquant la pièce Alf hikayet fi souk Okaz.

Au sujet de la pièce Longue était la nuit devant l'ambassade (...) « Un jour, un ami me dit: « *Pourquoi ne mets-tu pas en scène cette pièce dont tu m'as parlé il y a quelques années Longue était la nuit aux portes de l'Ambassade ?* ».

J'étais à Paris lorsque j'ai conçu la pièce pour la première fois et en fis part à plusieurs de mes camarades. Je pensais dans le même temps à mes amis écrivains. J'en parlai à mon vieil ami Issa Makhlouf, écrivain et poète, auteur d'une adaptation réussie d'une pièce de Georges Shéhadé, présentée au festival de Baalbeck » .

« Lorsque j'ai ouvert le nouveau Théâtre al

Madina le 16 février 2004. Le 14, Rafic Hariri était assassiné. Finalement, nous avons ouvert à la mimosas. Je voulais faire vite afin que les gens ne croient pas qu'on laissait tomber parce que le théâtre donne de l'espoir. Une autre tuerie est arrivée juste avant. Les gens étaient très déprimés. J'ai tenu bon quand même. La représentation allait commencer, mais, hors la centaine de journalistes qui suivaient l'événement, il n'y avait personne. Et puis les gens sont arrivés, peu à peu, rasant les murs. La salle était bondée ».

et plus loin: *« Les gens ont besoin de lien, de dialogue. C'est ce qui rend la ville plus vivante mais le gouvernement ne rend pas compte de l'importance de ce genre de communication. Le théâtre est le seul lieu de mélange interconfessionnel de la ville. Même dans la rue, les gens ne se mélangent pas autant. Si l'Etat comprenait l'importance éducatrice et culturelle du théâtre, il trouverait un budget. On passe notre temps et on laisse notre santé dans des luttes perpétuelles: contre un système confessionnel qui a rendu la société plus sectaire que jamais, contre le manque de moyens ».* (Extraits d'une interview menée par la journaliste Laurence Liban pour l'hebdomadaire français l'Express, décembre 2006).

Dans le quotidien libanais l'Orient-Le Jour, daté du

4 octobre 2018, le journaliste culturel Edgar Davidian, lui consacre une interview d'une page dont nous retraçons quelques questions:

« Jusqu'à maintenant, je (me considère comme) suis une débutante. Ce qui fait ma continuité ! Depuis que j'ai commencé ma vie de scène, je suis en chantier. C'est ce qui m'enchant dans ce monde de créativité et de rêve. J'ai fait mon nom à ma façon à travers un chemin épineux et difficile. J'ai choisi le théâtre comme moyen d'expression en puisant à toutes les racines de ma terre. J'ai voulu faire bénéficier le pays à travers des choses amusantes et profitables pour une société qui cherche certes le divertissement, mais aussi la culture ».

« Quant à mon meilleur souvenir, je n'en ai pas. Ou si: mon rêve était d'avoir mon théâtre, et cela, je l'ai réalisé! Ça m'a donné du bonheur. C'est rare que les femmes accomplissent cela, surtout en Orient. Faire du théâtre pour moi reste un grand plaisir. Car c'est donner à Beyrouth un théâtre vivant, moderne, et s'alimenter de son histoire, de ses racines, de ses traditions ».

J'ai plein de projets. Après «Mishkal» (festival des étudiants universitaires libanais) en septembre, nous présentons en octobre le Festival du théâtre européen-

libanais. Pour la devise, oui j'en ai une, attendez un moment, elle est de l'imam Ali: «Ô justice! Tu ne m'as pas laissé d'amis.»

«La culture est indissociable de la vie, le théâtre est souvent décrit comme un acte de liberté, le théâtre est un espace de résistance, de culture et de rencontres ».

«Quiconque gagne l'enjeu de la jeunesse gagne l'enjeu de la vie».

Lors de la création de la pièce El Wewiyeh: *«cette pièce a été traduite vers l'arabe par Élie Adabachi à partir d'une adaptation très libre du texte Mère Courage de Bertolt Brecht. Nagy a coupé, découpé, chamboulé et mélangé le texte original, j'ai été très heureuse d'être là et d'avoir participé à ce projet ».*

Dans le cadre du Festival Next, 21^{ème} édition, un hommage de l'Université américano-libanaise de Beyrouth en mars 2019 a été donné avec notamment une pièce de théâtre ainsi qu'un court-métrage créée et diffusé. Nidal a été accompagnée par les acteurs sur la scène; elle s'est alors exprimée en ces termes:

« Je n'ai jamais pensé à vivre dans un autre pays. J'espère ne jamais quitter ce monde avant de boire du fleuve Litani, de voyager en train dans les capitales arabes, de voir l'entrée gratuite dans les hôpitaux et les écoles, ainsi que pour une bibliothèque pour tous et

que les rues portent le nom de poètes arabes et de personnalités littéraires.»

Lors de la cérémonie de remise du prix national Murex d'OR des mains de la ministre de la Culture en juin 2012, Nidal s'est exprimée: *«La créativité est ce qui nous rassemble ce soir. C'est ce qui rend nos vies plus significatives. Par la créativité, vous invitez l'espoir à éliminer la misère».*

« Il n'y a pas de théâtre dans l'ensemble du monde arabe. Pas même au Liban. Il y a des spectacles, mais le théâtre n'est pas devenu une partie intégrante de l'éducation et de la culture sociale et humaine au Liban et dans le monde arabe.» Pourquoi selon vous? «il n'y a pas de liberté». (MEMRI FR, l'Observatoire du Moyen-Orient, mars 2019).

«Je suis rentrée à Beyrouth où un important mouvement théâtral s'affirmait en 1964 avec des pièces jouées en français, en anglais et en arabe avec l'école de Mounir Abou Debs, celles des Moultaqa, de Raymond Gebara, de Michel Nabaa, de Jalal Khoury... Le seul théâtre permanent était celui de Chouchou, et le Festival international de Baalbeck était en pleine expansion. Je rêvais de créer une troupe théâtrale, à l'image de celle de Joan Littlewood. J'ai contacté Rida Kabrit, Gabriel Boustany Sarah Salem, et j'ai fondé avec Roger Assaf

notre “workshop de théâtre” sous le titre de Mouhtaraf Beyrouth lil masrah. On écrivait les textes, on faisait de l'improvisation avec les artistes sur scène, on défiait la censure, formant des pionniers d'un théâtre contemporain, basé sur notre patrimoine culturel et social. Le mouvement a eu un grand retentissement. Jusqu'au jour où la guerre a éclaté ».

Et aujourd'hui ?

Nidal Al Achkar poursuit: «Les gens qualifient la période des années 1960-70, d'âge d'or du théâtre. A mon avis, la belle époque du théâtre est celle de nos jours, car il y a une vie théâtrale continue, des gens talentueux en tout domaine: acteurs, metteurs en scène, chanteurs, musiciens... Des noms tels que les collectifs Kahraba et Zoukak, Nagi Sourati, Lina Khoury, Sahar Assaf, Jacques Maroun

Sans oublier Nada Kano et son école de danse... Durant les années de guerre, la vie théâtrale s'est poursuivie. Mais Beyrouth était divisée, morcelée chacun travaillait de son côté. Après 1991, il y a eu un nouveau départ car le théâtre s'épanouit dans la paix, sauf par exemple en Europe du temps de la résistance, la scène a connu une nouvelle expansion, portée par des gens de tout âge: ceux de 60, 50, 40 ans, des jeunes admirables, et un public de différentes générations.

On manque toutefois de salles de théâtre, et j'ai mené des batailles pour préserver le Grand Théâtre historique du centre-ville et présenté un projet à l'Etat pour en faire un théâtre national.

Pour l'heure, il est fermé et on ne sait pas quel sort on lui réserve!».

Peut-on parler d'une véritable démocratisation du théâtre au Liban ?

«Le théâtre est en soi démocratique et ouvert à tous, mais pour qu'il y ait un mouvement théâtral au niveau du pays au nord, au sud, dans la Bekaa... cela demande un budget dont le ministère de la Culture est loin d'en disposer, celui-ci étant considéré comme un ministère secondaire, même si le ministre Rony Araigi en a fait un ministère de première importance. Certes, il y a un peu partout des jeunes qui donnent des représentations là où ils peuvent, dans une salle d'école, sur une place publique. Mais sans les mécènes et le secteur privé, il n'y aurait pas moyen d'organiser des activités culturelles. Par ailleurs, je constate que le théâtre a rétrogradé dans les écoles. Le ministre de l'Education nationale devrait imposer dans toutes les écoles publiques et privées des cours de théâtre et de musique, car elles sont essentielles à l'éducation, et à l'élévation de l'âme et de l'esprit ».

«La langue arabe est l'une des plus belles du langage théâtral, et sur les planches les deux options du parlé libanais ou de l'arabe littéraire nourrissent la langue et contribuent à son évolution. Lorsque j'avais présenté la pièce de Abdallah Wannous (Toukous al-Isharat wal Tahawoulat- Rituels pour une métamorphose) en arabe littéraire, on m'avait dit cela ne va pas marcher.

La pièce a tenu l'affiche sept mois, à guichets fermés.

«Au cours de ces 20 ans, nous avons invité de multiples troupes d'Europe, du Canada, d'Australie, des deux Amériques, du monde arabe. Nous avons de même présenté nos pièces un peu partout dans le monde. Au théâtre du Rond Point à Paris, nous avons joué «Qu'elle aille au diable Meryl Streep» et avons présenté aussi «Devant la porte des ambassades» avec sous-titrage en arabe.

Le théâtre, qu'a-t-il apporté à Nidal Achkar?

«Il m'a tout donné et appris! Le théâtre n'est pas un job en soi, mais une vie parallèle à celle que vous vivez. Le théâtre apprend à développer ses capacités: la vue l'ouïe, la voix, le maintien, les mouvements du corps, l'imagination, la créativité... incarner sur scène différentes personnalités et donner de la magie au public. Idem pour la réalisation où il faut passer par

toutes les étapes de la scène avant d'y accéder.

Les gens m'ont connue surtout comme comédienne, car j'ai donné plein d'interviewes exprimant ainsi mes idées, mais la mise en scène a dès le départ été mon premier choix ».

Mais qu'est ce qui fait que cette grande dame du théâtre poursuit sa passion?

«Ma foi et ma confiance que le théâtre peut changer les mentalités. C'est un lieu non confessionnel, de dialogue, une école en soi, où l'on peut soulever des problèmes sociaux, historiques, philosophiques, critiquer les dirigeants, faire de l'humour. Les gens ont besoin de ce lieu magique ».

Que dire aux jeunes?

«Qu'il faut continuer à lutter, le théâtre est une forme de résistance contre l'ignorance, la violence, la drogue... le théâtre est un combat total et permanent engagé envers l'homme et la société au vrai sens du politique. Il est par excellence liberté et libérateur!». (Agenda Culturel décembre 2016, propos recueillis par Nelly Helou).

Dans le cadre de la 2^{ème} édition du Hay Festival, Hanan el-Cheikh et Nidal al-Ashkar proposent une lecture de la version réécrite par la romancière Hanan

el-Cheikh des ‘Mille et une nuits’, accompagnées de musiciens.(Propos recueillis par Grace Barmaki, Agenda Culturel mai 2013).

Où réside la différence entre les textes originaux des «Mille et une nuits» et ceux de Hanan el-Cheikh?

« Hanan a réécrit le texte en gardant les thèmes mais en employant sa propre langue, drôle et fraîche à la fois. Je n'ai pas fait de comparaison entre les deux textes, mais la différence est notable: elle a regardé le texte des « Mille et une nuits » avec un œil malin de femme, connaisseuse de la langue et de la femme. Son texte comporte beaucoup d'humour ainsi qu'un regard critique sur «Les mille et une nuits». Je pense que les auditeurs vont beaucoup aimer ce qu'ils vont entendre».

Chapitre VI

Ce qu'ils et qu'elles disent de Nidal Al Achkar

«Nidal Al Achkar, founder & director of Al Madina Theatre in Beirut and most charismatic women known to walk the planet», Stockholm and WPIC, 2012, Festival dédiée aux Arts de la scène et au-delà, créé en 2006.

- «Elle est une «provocatrice culturelle» par excellence», a déclaré Joseph Jabbra, président de LAU (université américano-libanaise de Beyrouth). «Elle est la Grande Dame du théâtre libanais, elle est la légendaire Nidal Al Achkar».

- **Nagy Souraty**, metteur en scène, comédien auteur dramatique: *«tout auteur rêve d'avoir une comédienne telle que Nidal avec son parcours, son histoire»* et *«Nidal est une mer de sentiments et d'émotions, je communique chaque jour avec la mer et je me demande si Nidal en fait autant »*.

- **Hanan al-Shaykh**, écrivain: «C'est elle qui a commencé un véritable théâtre vivant au Liban, un théâtre qui traitait de la société libanaise et de ses problèmes de l'intérieur, très différente de la tradition antérieure. Elle

s'intéressait aux dramaturges arabes et nous a fait comprendre que le théâtre ne venait pas seulement d'Europe, mais qu'il y avait beaucoup plus au théâtre que Shakespeare, la comédie, le théâtre de l'absurde ».

A partir du livre hommage qui lui est consacré, intitulé **Nidal Al Achkar – Histoires de Nidal**, sous la direction de Bessam Baraké, paru en 2017, 216 pages, Editions universitaires Antoine, avec photos, entretiens et articles de presse, extraits choisis:

- **Bessam Baraké** journaliste, professeur d'université: «Chère Nidal, ce livre parle de toi et il est pour toi. Des auteurs et e penseurs ont évoqué le sens de l'esthétisme qui te caractérise. De plus, la beauté de tes lectures poétiques emportent le public jusqu'aux confins de la Beauté. De ce fait, tu portes le diadème de la reine du théâtre avec noblesse.

- **Salwa el Khalil**, auteure: «La Dame du théâtre: elle est la Lady sans conteste, dotée d'une stature créative, intellectuelle, avec un degré de perfection de haut niveau; elle touche notre conscience d'hier, d'aujourd'hui et de demain: Nidal Al Achkar est fille du temps.

- **Assad Rouchdane**, comédien et réalisateur: «Nidal al Achkar est une personne que l'on ne peut réduire ni avec des mots ni par le regard porté sur elle. La création est un état autonome, une étincelle qui anime les feux et incarne les rêves. C'est ce qu'est Nidal: une grande figure de la création.

- **‘Alaouiya Sobh**, auteure et critique littéraire: «Je me souviens d’elle lorsqu’elle jouait sur scène avec tout son dynamisme comme à son habitude. Elle incarnait une femme libre, forte, audacieuse, qui touche avec son langage et son projet de théâtre qu’elle défendait publiquement.

- **Choukri Anis Fakhouri**, auteur dramatique, professeur d’université: «Lorsqu’on évoque Nidal, il est difficile de séparer deux composantes en elle: elle est la fille d’Assad Al Achkar et fille du théâtre international. Elle porte en elle cette double marque de fabrique jusqu’à maintenant.

- **Marouan Farès**, Professeur d’université, représentant au Parlement libanais: «Chez Nidal Al Achkar, le théâtre se développe sans cesse; il surgit, prend sa source dans la réalité actuelle pour se déplacer vers un ailleurs, une autre réalité. Dans les deux cas, c’est une nouvelle donne de sa créativité qui apparaît et ne s’arrête pas tout à fait, à l’image de la noria qui irrigue la terre fertile et la fructifie. Son théâtre va de l’inconnu vers le connu, transformant une idée en événement, allant d’une réalité ancienne vers une réalité nouvelle.

- **Julia Kassar**, comédienne, professeur d’université: «Je l’ai d’abord découverte sur le petit écran et j’ai été touchée par sa présence forte et captivante, son apparence unique et stimulante. Elle représente la femme orientale libérée, confiante en elle. Dans la pièce «Trois femmes

amoureuses» j'ai découvert sa personnalité singulière; image de la femme contemporaine, très belle, sans nulle autre pareille. Je l'ai effectivement connue en 1987, je participais au premier travail théâtral avec mon professeur Raymond Jbara pour la création de la pièce « Le faiseur de rêves » proposée dans le cadre du festival de théâtre irakien. Nidal à ce moment-là travaillait sur la pièce monumentale « Alk Hikayat oua hikaya fi souk Okaz » avec l'ensemble des comédiens arabes. Je l'ai regardé travailler le théâtre comme dans la vie. J'ai ressenti une grande énergie, un dynamisme, un talent comme une grande vague qui se meut, qui évolue en fonction des énergies collectives. Plus tard, elle m'a choisie pour la pièce de Saadallah Wannous et cela a été et reste l'immense bonheur de ma vie.

- **Fouad Naïm**, journaliste et peintre: «Depuis sa plus tendre enfance, Nidal est quelqu'un qui rassemble, caractéristique des ancêtres et attribut de la jeunesse, ouverte sur la modernité. Elle combine l'héritage de la société arabo-musulmane entre liberté et blocages. Elle avance sur le chemin de la femme arabe et en particulier la citoyenne et le citoyen; Cette composante se reflète dans sa personnalité à la fois douce et révoltée, à la manière d'un composé chimique passant qui explose facilement tout en gardant le contrôle. Et cela la fait rire malgré tout! de là elle tient son énergie, son moteur dans le théâtre et dans la vie.

Bibliographie

- Robert Abirached La décentralisation théâtrale, 4 tomes de 1992 à 1995, réédités en 2005 Actes Sud.
- Robert Abirached, Le théâtre et le Prince 1981-1991, Editions Plon 1992, réédité 2005 Actes Sud.
- Taoufic Youssef Aouad, Dans les meules de Beyrouth, et Le pain, éditions Actes-Sud 2012 et 2014.
- Nour Baalbaki, roman, Je vis, Le Seuil, 1958, préface Emmanuel Roblès.
- Jamel Eddine Bencheikh, Dictionnaire universel des littératures de langue arabe et maghrébine francophone, collection Quadrige, PUF, 2000.
- Jacques Berque, Musiques sur le fleuve, les plus belles pages du Kitâb al-Aghâni, Albin Michel, 1996.
- Christian Biet et Christophe Triaou Qu'est-ce-que le théâtre? Editions Gallimard Folio Essais, 2006.
- Anissa Boumediene, Khansa, moi poète et femme d'Arabie, Sindbad Acte-Sud Editions 1986.
- Jean Duvignaud et Chérif Khaznadar « *Le Liban*

second» N° 6 Collection L'internationale de l'imaginaire, édité en 1996.

- Azza Heikal, Il était une fois une sultane Chagarat al-Durr, Maisonneuve et Larose Paris, 2004.
- Samir Kassir, Histoire de Beyrouth, Fayard, 2003.
- Julia Kristeva L'avenir d'une révolte, Flammarion, Poche, 2012.
- Langone, Daiana Angela, Molière et le théâtre arabe, réception moliéresques et identités nationales arabes, De Gruyter, 2016.
- Danielle Merahi, Joan Littlewood l'insoumise et le théâtre Workshop, Editions l'Entretemps, 2010.
- Jean Newlove (*1^{ère} assistante de Laban*) A life with Laban, Nick Hem books, 2004.
- Charles Pellat, Le milieu baṣrien et la formation de Jahîz, Paris, Adrien- Maisonneuve, 1953.
- Olivier PY, Les mille et une définitions du théâtre, collection Le temps du théâtre, Actes Sud 2013.
- Patrick Seale, La lutte pour l'indépendance arabe, Riad El-Solh et la naissance du Moyen-Orient arabe, Fayard, 2010.

Remerciements

Je remercie toutes celles et ceux qui m'ont aidé dans cette démarche : j'ai persévéré lors des longues journées en bibliothèque, des recherches diverses, des heures d'écoute d'interviewes. Mais aussi grâce à l'amour pour le monde, la langue arabe, et la méditerranée en moi.

